# LE MIRLITON,

FÉERIE EN TROIS ACTES ET VINGT-SEPT TABLEAUX,

PAR MM. FERDINAND-LALOUE, ANICET-BOURGEOIS ET LAURENT,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Cirque-Olympique, le 26 septembre 1840.

DISTRIBUTION :

| | |
|---|---|
| PANTALON, père d'Isabelle.... | M. Dupuis. |
| LÉLIO, jeune musicien, amant d'Isabelle..... | M. Ed. Galland. |
| LÉANDRE, prétendu d'Isabelle. | M. Raymond. |
| ARLEQUIN, domestique de Lélio..... | M. Laurent. |
| PIERROT, domestique de Pantalon..... | M. Lebel. |
| MEZZETIN, dom. de Léandre. | M. Willlams. |
| Le Docteur BALOURDO..... | M. Ferdinand. |
| CORNUOSOR, banquiste..... | M. Signol. |
| UN CONVIVE, / UN NOTAIRE, ..... | M. Chéri. |
| UN CANONNIER..... | M. Gontard. |
| UN GARÇON MEUNIER..... | M. Lécolle. |
| UN QUINCAILLIER..... | M. Vézian. |
| UN PASSANT..... | M. Théol. |
| UN SERGENT..... | M. Gontard. |
| UN GEOLIER..... | M. Ahn. |
| UN CORDONNIER..... | M. Victor. |
| UN HOTELLIER..... | M. Préaulon. |
| UN ROTISSEUR..... | M. Moret. |
| ISABELLE, fille de Pantalon.... | Mlle Faidy. |
| COLOMBINE, suiv. d'Isabelle.. | Mlle Sophie. |
| LA FÉE SERPENTINE..... | Mlle Pélagie. |
| LÉONORA..... | Mme Dumont. |
| THÉRÉSA..... | Mme Delille. |
| UNE HOTELLIÈRE..... | Mme Méchin. |
| UNE MARCHANDE DE CAFÉ.. | Mme Tanney. |
| UNE RAVAUDEUSE..... | Mlle Émélina. |
| UNE VIEILLE HOTELLIÈRE... | Mlle Aimée. |

## ACTE I.

### *Premier Tableau.*

Un salon gothique.

### SCÈNE I.

LÉLIO ET SES QUATRE CONVIVES.

CHŒUR.

Le présent seul me fait envie ;
Nos jours ont-ils un lendemain ?
Quittons l'ornière suivie
Par tout le pauvre genre humain.
Mes amis, pour doubler la vie,
Vivons la nuit, vivons le jour,
Et gaîment fêtons tour-à-tour
L'amitié, le vin et l'amour.

LÉLIO.

Allons, Léonora, sers-nous une dernière bouteille de ce vieux vin que mon oncle avait en réserve...

LÉONORA.

Une dernière bouteille ? Vous ne pouviez dire plus vrai... le caveau est entièrement vide...

LÉLIO.

Cela prouve que nous faisons honneur à la succession du bonhomme ! nous avons bu sa cave à sa mémoire... c'est de la reconnaissance...

LÉONORA.

Le pauvre cher homme ! c'était bien la peine de tant se priver de son vivant... pour qu'un héritier engloutisse tout en six mois...

LÉLIO.

En six mois!.. C'est juste... Il y a aujourd'hui six mois que le cher oncle est mort... à six heu du matin... Et c'est aujourd'hui, selon ses respectables et dernières volontés, qu'on va ouvri r le testament...

UN CONVIVE.

Aujourd'hui ?

LÉLIO.

A six heures du matin... Voilà pourquoi j'ai voulu passer la nuit gaîment...

LÉONORA.

Oui, c'est ça... dans une orgie... au lieu de prier pour l'âme du pauvre défunt...

LÉLIO.

Prier ! Crois-tu, de bonne foi, que nos prières lui seraient bien agréables... Dis donc, vieille Léonora... Toi, qui étais dans toutes ses confi-



Digitized by Google

dences, conviens qu'il était un peu mécréant, le cher oncle...

LÉONORA.

Allons donc ! Propos que tout cela.

LÉLIO.

Oui, oui, il était un peu alchimiste, nécromancien, sorcier, enfin...

LÉONORA.

S'il avait été sorcier, il aurait deviné qu'il laissait sa fortune à un neveu dissipateur...

LÉLIO.

Eh ! eh ! je ne m'y fierais pas !... le testament n'est pas encore ouvert...

UN CONVIVE.

C'est juste... mais tu as pris un à-compte sur l'héritage...

LÉLIO.

J'ai trouvé de l'or dans quelques tiroirs... d'excellent vin dans la cave... et, ma foi, j'ai tout dévoré, dans la crainte d'avoir quelques comptes à rendre... N'est-ce pas, Léonora, que la maison a été bonne ?

LÉONORA.

Oui, bonne ! c'est-à-dire que c'est devenu un enfer...

LÉLIO, la prenant gaîment par la taille.

Eh bien ! ça ne doit pas te déplaire ?.. Tu connais ce pays-là, toi... tu as bien été un peu au sabbat sur ton manche à balai...

LÉONORA.

Le sabbat ! le sabbat !.. Je l'entends assez depuis que vous logez ici, vous et vos dignes compagnons... (Allant s'asseoir.) Enfin, c'est le dernier jour.

UN CONVIVE.

Je bois aux millions du vieil oncle.

LÉLIO.

Et moi aussi. S'il me les laisse... je promets qu'ils lui feront honneur.

LÉLIO et LES CONVIVES, ensemble.

Oui, par son testament,
Un oncle, en homme sage
Devrait dire, vraiment,
Qu'il faut manger gaîment
Son héritage. (BIS.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, PIERROT, qui frappe à la porte.

LÉLIO.

Qui diable nous arrive là ?.. les notaires, peut-être ?.. Non : c'est cet imbécille de Pierrot...

PIERROT, entrant en bâillant.

Ah ! ah, ah !

LÉLIO.

Comme tu bâilles, mon pauvre garçon !

PIERROT.

C'est vrai : je bâille comme une porte cochère... Dame, aussi, est-ce qu'on a le temps de dormir avec le seigneur Pantalon et sa fille, mademoiselle Isabelle ?.. Je suis le valet de pied, le cuisinier, l'intendant du père et la duègne de la fille... C'est trop de fonctions pour un seul Pierrot. A propos... j'ai une petite lettre pour vous.

LÉLIO, se levant et prenant la lettre.

Donne donc, animal... C'est plus pressé que toutes tes doléances... Tiens, voilà un ducat pour toi...

PIERROT, s'asseyant à la place de Lélio et mangeant gloutonnement.

C'est ça... Les amoureux sont toujours pressés... et, je vous demande un peu, pourquoi faire ?.. Une fois qu'ils sont mariés, ils s'ennuient.

LÉLIO, lisant.

« Mon cher Lélio, mon père étant sorti pour » toute la journée; je pourrai vous voir aujour- » d'hui, à midi... » (A Pierrot, qui cesse de manger quand Lélio lui parle, mais qui a une énorme bouchée du côté opposé à celui où se trouve Lélio.) Quand Isabelle t'a-t-elle remis cette lettre ?

PIERROT.

Avant mon départ.

LÉLIO.

Et tu as déjeuné avant de venir ?

PIERROT.

Pardine... (Il se remet à manger.)

LÉLIO.

Et tu es venu tout de suite ?

PIERROT, même jeu.

Non, j'avais quelques petites choses à faire dans la maison...

LÉLIO.

Diable ! on se lève de bonne heure chez M. Pantalon... Enfin, tu n'as pas perdu de temps...

PIERROT.

J'ai seulement pris le temps de dîner.

LÉLIO.

Tu as dîné ?..

PIERROT.

J'ai même soupé... je me suis couché... et me voilà... Je n'ai pas été long à venir, allez.

LÉLIO.

C'est donc hier matin qu'Isabelle t'a donné cette lettre ?

PIERROT.

Hier matin !

LÉLIO.

Et tu me l'apportes aujourd'hui... Mais tu mériterais...

PIERROT.

Ne vous fâchez pas ! ce n'est pas ma faute, après tout... Mademoiselle Isabelle m'a donné un ducat pour vous apporter cette lettre hier... Vous m'en avez donné un quand je vous l'ai remise... Ça fait deux ducats. Très bien. Mais son père m'en a donné trois pour ne vous la donner qu'aujourd'hui... Que diable ! il faut avoir de la conscience... Ce n'est pas pour un ducat de moins que j'irais trahir le seigneur Pantalon...

LÉLIO.

Et, moi, ce n'est pas pour un coup de pied de moins que je me priverai de te corriger... (Il lui donne un coup de pied qui le fait sauter à l'autre bout du théâtre.)

PIERROT, se frottant.

Ah ! vous avez fait là un beau coup... Ça m'est bien égal, allez... C'est toujours là que je les reçois ! (Six heures sonnent.)

LÉLIO.

Voilà l'heure du testament... Les notaires

Digitized by Google

vont sans doute venir... (A peine a-t-il dit cela, que les convives se transforment en notaires, en commissaires et en témoins, et la table en un bureau sur le pupitre duquel se trouve le testament.) Les notaires! par où diable sont-ils entrés?

## SCÈNE III.

LES MÊMES, PANTALON, ISABELLE et LÉANDRE.

PANTALON, ISABELLE, LÉANDRE.

AIR: Ah! c' cadet-là.

Nous nous pressons,
Nous accourons,
Salut à l'assistance.

LÉLIO.

Mes chers parens,
Nous allons, céans,
Bientôt ouvrir la séance.

LE NOTAIRE.

Silence!

LES TÉMOINS.

Silence!

LE NOTAIRE.

Moi, je vais présentement,
Ouvrir le testament;
Et lire chaque clause.

PIERROT.

Je puis bien espérer oui-dà,
Car ici j'ai déjà
Attrapé quelque chose.

LÉANDRE, à Isabelle

J'hérite en vertu du décès,
En m'épousant, ma chère,
Vous êtes sûre, sans procès,
D'avoir au moins un legs.

ENSEMBLE.

LE NOTAIRE.

Asseyez-vous
Et placez-vous,
Honorable assistance,
Le testament,
Est en ce moment
Le sujet de la séance.

LES PARENS.

Asseyons-nous, etc.

LE NOTAIRE.

Silence!

LES TÉMOINS.

Soyez attentifs, Messieurs.

LÉONORA.

Vous pouvez être tranquille, allez... ils ne vous interrompront pas... ils ont trop envie de savoir à quoi s'en tenir.

LÉANDRE.

Quelle est cette bonne femme?

LÉLIO.

C'est la vieille servante de mon oncle.

LÉANDRE.

Pourquoi se trouve-t-elle là?.. Il me semble que les valets doivent se tenir dans l'antichambre... Qu'en pensez-vous, seigneur Pantalon?

PANTALON.

Je voudrais entendre le testament.

LÉONORA, s'asseyant.

Pourquoi donc, dans l'antichambre? je suis peut-être aussi bien dans le testament que vous.

PANTALON.

Si elle est dans le testament.

LÉANDRE.

Et Pierrot?.. Voilà des valets fort singuliers!

PIERROT, s'asseyant.

Le vieux seigneur Chrysostôme me connaissait fort bien... à preuve qu'il m'a donné un jour une volée de coups de bâton, sous prétexte que je lui avais enlevé les poires de son jardin... Il est bien possible que je sois dans le testament.

PANTALON.

Au fait, s'il était dans le testament.

LÉANDRE.

A la bonne heure!.. Mais si j'hérite, ce sont là des faiblesses que je n'aurai jamais pour mes laquais. Vous pouvez commencer, monsieur le Notaire.

LE NOTAIRE.

« L'an 1576, le 1er mars, étant sain d'esprit, »mais le corps affaibli par l'âge et les infirmités, »j'ai rédigé le présent qui contient mes dernières »volontés. Le ciel ne m'a laissé que trois parens »pour lesquels j'ai toute l'estime que doivent »inspirer leurs qualités personnelles!..

PANTALON.

Saluez, mes enfans... Le pauvre cher défunt pousse la générosité jusqu'à mettre de la politesse dans son testament. (Tout le monde se lève et salue.) Continuez.

LE NOTAIRE, reprenant.

»Mon cousin Pantalon qui, avec sa barbe »grise, peut être considéré comme le plus grand »niais de l'époque...

LÉLIO, riant.

Faut-il saluer?

PANTALON.

Ceci me paraît bien inutile dans un testament.

LE NOTAIRE.

»Mon neveu Lélio, qui est un étourneau et »un dissipateur, et mon cousin Léandre qui n'est »qu'un sot...

LÉANDRE, se levant.

Il n'est pas possible qu'il y ait là-dedans des choses pareilles... monsieur brode, ceci est une plaisanterie de mauvais goût.

LE NOTAIRE.

Lisez vous-même, Seigneur... « Mon cousin Léandre qui n'est qu'un sot... » C'est authentique, c'est entièrement l'écriture du défunt.

LÉANDRE.

Alors, le bonhomme n'était pas sain d'esprit, comme il le dit... Je ferai casser le testament, pour cause de folie!..

LE NOTAIRE.

Attendez jusqu'au bout... peut-être les clauses répareront-elles ce qu'il y a d'un peu singulier dans ce début. (Reprenant.) « Qui est un sot... »Néanmoins, n'ayant qu'eux de parens directs, »je les choisis. J'institue mon cousin Léandre »mon légataire universel, lui laissant ainsi la »généralité de tous mes biens mobiliers et im»mobiliers...

LÉANDRE.

Allons, le bonhomme aimait à rire... Il me

Digitized by Google

laisse une grosse sottise et une grosse fortune... l'une fera passer l'autre! Monsieur le Notaire, j'ai bien l'honneur de vous remercier... Mes chers cousins, je suis enchanté de vous avoir reçus chez moi.

ISABELLE, bas à Lélio.

Nous sommes perdus! Mon père me fera épouser Léandre.

LÉLIO, de même.

Je le rouerai de coups, je lui casserai tous les membres, avant.

ISABELLE, de même.

Mais s'il faut que je l'épouse après, ce sera encore plus désagréable.

PANTALON, se levant.

Si c'est pour ça qu'on m'a fait venir entendre le testament...

LE NOTAIRE.

Permettez, Messieurs, il y a encore quelque chose à lire.

LÉANDRE.

Quelques détails, sans doute.

PANTALON, se rasseyant.

Puisque j'y suis, je veux bien entendre jusqu'au bout.

PIERROT.

Si on pouvait leur dire encore quelque sottise, ça me ferait bien plaisir... Je suis un bon domestique, mais je déteste les maîtres!

LE NOTAIRE, continuant.

»Du legs universel, je réserve néanmoins, à »mon neveu Lélio, dix ducats de rente, à la »charge par lui de porter tous les jours, à mon »serpent vert du vieux parc, la nourriture que »je me plaisais à lui donner moi-même...

LÉLIO.

Je le ferai, monsieur le Notaire; c'est une volonté de mon oncle. Il a été si bon, si indulgent pour ma jeunesse, qu'un désir de lui est un ordre pour moi... Mais je laisse les dix ducats à l'hospice de *Santa Maria*.

PIERROT.

Il aurait bien pu me les laisser à moi... Allons, ce sont tous des grigous!

LE NOTAIRE, continuant.

»Quant à mon cousin Pantalon, connaissant »son goût pour la musique, je lui laisse un mir»liton, composé par moi. Je lui conseille de ne »pas dédaigner ce petit instrument; dans ses »momens d'ennui, il en retirera quelque divertis»sement...

PANTALOT.

Parbleu! le cadeau est joli!.. un mirliton!.. si c'est pour ça qu'on m'a fait venir...

PIERROT.

Monsieur, c'est un instrument que je possède assez joliment... je vous en jouerai quelques petits airs, si vous le désirez...

PANTALON.

Tu en joueras tant que tu voudras... Je te le donne en toute propriété.

PIERROT.

Ah! voilà un trait que je n'oublierai de ma vie!.. Quelle générosité!.. ce mirliton m'attache à vous pour toujours!

LE NOTAIRE.

»Toute ma fortune est dans un coffre de fer »que Léonora remettra à mon légataire univer»sel; le mirliton y est aussi. Je désire que l'ou»verture de ce coffre soit faite devant les notaires »assemblés.»

LÉANDRE.

Léonora, apportez le coffre.

LÉONORA, à Pierrot.

Viens m'aider, toi! (Ils sortent.)

LÉANDRE.

Monsieur le Notaire, vous allez avoir un autre acte à faire, le contrat de mon mariage avec ma cousine Isabelle. (A Pantalon.) N'est-il pas vrai, cousin?..

PANTALON.

Mon cher cousin, il est vrai qu'autrefois je vous l'avais accordée, quand vous étiez sans fortune; mais les temps sont changés: aujourd'hui, vous voilà millionnaire... je vous donne ma fille avec plus de plaisir encore...

ISABELLE, bas à Lélio.

J'en étais sûre!

LÉLIO.

Ce mariage n'est pas encore fait.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, LÉONORA ET PIERROT, portant un coffre de fer qui paraît très lourd.

PIERROT.

Air des Fraises.

Vous s'rez l'plus rich' du canton,
Selon toute hypothèse;
Le magot doit être bon,
Car c'n'est pas mon mirliton
Qui pèse.

LÉANDRE.

C'est bien, c'est bien... fais-nous grace de tes réflexions... Mets ce coffre là, et procédons à l'ouverture... Monsieur le Notaire... (Le Notaire ouvre le coffre; tous les personnages s'approchent.) Oh! que de ducats!... oh! les magnifiques piles!.. (Pierrot, qui a passé son bras entre les personnages, prend une poignée de pièces.) Eh bien! que fais-tu là, maraud?..

PIERROT.

Tiens! j'ai cru prendre mon mirliton!..

LÉANDRE.

Le voici, votre mirliton, et rendez les ducats, drôle...

PIERROT.

Oh! mon dieu! les voilà vos ducats... et je mets dans ma poche ce petit meuble harmonique. Mezzetin, je t'en jouerai toute la journée.

MEZZETIN.

Merci pour moi; mais j'ai ma vieille tante qui est sourde, et ça lui sera très agréable.

LE NOTAIRE.

Voici qui est encore de l'écriture du défunt... c'est un codicile à une date postérieure au testament: « Ce coffre contient trois cent mille du» cats, que je lègue à Léandre, ainsi que je l'ai » dit en mon testament...

LÉANDRE.

L'écrire deux fois!.. quel parent!.. c'est un testateur modèle!.. Il n'a pas voulu qu'il y eût le moindre doute.

Digitized by Google

LE NOTAIRE.

» A la charge seulement d'acquitter quelques » petits legs...

LÉANDRE.

Oh! je le ferai bien volontiers...

LE NOTAIRE.

» Quinze ducats à Pierrot, pour l'indemniser » de quelques coups de bâton que je lui ai » donnés...

PIERROT.

Tiens, le pauvre cher homme! il s'est rappelé ça... à la bonne heure, j'accepte.

LE NOTAIRE.

» Trente ducats à Bartolini, mon vieux por- » tier...

LÉANDRE.

Ce sont des misères!

LE NOTAIRE.

» Cent cinquante ducats à Léonora, à qui j'ai » déjà fait une petite fortune...

LÉANDRE.

Cent cinquante ducats! Enfin, c'est très bien!

LE NOTAIRE.

» Je prie aussi mon cousin Léandre, c'est » d'ailleurs ma volonté expresse, de donner » pour moi cent mille ducats aux révérends pères » de Saint-Bruno.

LÉANDRE.

Cent mille ducats!.. ce n'est pas possible...

LE NOTAIRE.

Lisez vous-même...

LÉANDRE.

Diable!

LE NOTAIRE.

» Vingt-cinq ducats au petit Mezzetin.

MEZZETIN.

Tiens, j'en suis donc aussi... ça me va.

LÉANDRE.

A la bonne heure! voilà un legs raisonnable! c'est tout, j'espère...

LE NOTAIRE.

Nous n'en avons plus qu'un... « Enfin, cent » quatre-vingt-dix-neuf mille trente-cinq ducats, » aux dames de Saint-Carmel...»

LÉANDRE.

Cent quatre-vingt-dix-neuf mille trente-cinq démons qui le poursuivent en enfer, le vieux cancre!.. A-t-on le droit de donner aux personnes des émotions de ce genre-là?.. faire des plaisanteries posthumes! c'est gentil!

LE NOTAIRE.

Mais voici ce qu'ajoute monsieur votre parent: « Voulant que ledit sieur Léandre dispose » du reste comme de chose à lui appartenant, » et pour s'en servir comme il l'entendra, dé- » clarons le lui donner en toute propriété. »

LÉANDRE.

Parbleu! elle est belle sa toute propriété!.. Enfin, que reste-t-il? car je suis brouillé dans toutes ces sommes...

LE NOTAIRE.

Je viens d'apurer le compte... et je vois qu'il vous reste encore quinze ducats.

LÉANDRE.

Un légataire universel!.. c'est une infamie! c'est une horreur! Quinze ducats!

PIERROT.

Dites donc, j'en ai quinze aussi... je vous les joue à pair ou non...

LÉANDRE.

Non!..

PIERROT.

Ça va!.. il est pair... Lâchez les quinze ducats!...

LÉANDRE.

Imbécille! je te dis que non... Jouer! au moment où je voudrais étrangler tout le monde!.. Eh bien! cousin, que dites-vous de cela?..

PANTALON, se levant.

Je dis que ce n'était pas la peine de nous déranger pour entendre le testament..,

LÉANDRE.

Et moi, je dis que je vais plaider pour le faire annuler... Il sera facile de prouver que le bonhomme était en démence quand il a écrit toutes ces stupidités-là...

ISABELLE, bas à Lélio.

Je suis enchantée qu'il n'ait rien... Mon père y tiendra moins...

LÉLIO, de même.

Ceci nous laisse de l'espoir. (Haut.) Allons, cousin Léandre, il faut nous résigner... nous ne sommes pas mieux traités les uns que les autres... Je vous ai laissé passer un moment d'humeur... La plaisanterie de mon oncle a pu vous piquer un peu... mais je vous préviens que je ne souffrirai plus désormais qu'on insulte à sa mémoire... Mon oncle a disposé de son bien comme il l'a jugé bon... prenez-en votre parti... Que je n'entende plus aucune injure contre lui, ou cette épée vous les fera rentrer dans la gorge...

LÉANDRE.

Je sais par expérience que vous êtes un peu brutal, mon beau cousin; mais pourtant...

LÉLIO.

Il faut vous taire, c'est le plus sage...

LÉANDRE.

Savez-vous que je puis y perdre la main de ma jolie cousine.

PANTALON, avec expansion.

Ah! Léandre, comment avez-vous de ces idées-là!.. Quoi! je vous avais donné ma fille quand vous étiez puissamment riche, et je vous la refuserais maintenant que vous êtes pauvre? ah! mon ami! je vous la donne toujours!.. seulement, je la garde jusqu'à ce que vous ayez fait fortune...

LÉANDRE, ému.

Voilà de ces vertus patriarchales qu'on ne trouve plus que dans l'illustre race des Pantalon. Ainsi, c'est entendu, Isabelle sera ma femme ou restera fille; c'est ce que nous verrons...

LÉLIO, à Isabelle.

Dans une heure, je vous attendrai à l'extrémité du parc de mon oncle, sous le grand peuplier...

ISABELLE, de même.

J'y serai.

PANTALON.

Pouvons-nous nous retirer, monsieur le Notaire?

LE NOTAIRE.

Je crois, en effet, que tout est terminé...

Digitized by Google

PANTALON.

Oui, la succession est entièrement liquidée... C'est égal : on a beau dire, c'est désagréable d'être héritier quand on n'hérite pas.

LES PARENS, LE NOTAIRE.

Air : Rien, père Cyprien.

L'oncle, en son testament
Charmant, vraiment,
Nous a joliment,
Pour le moment,
Finalement
Prouvé son tendre attachement
Sans faire aucun déboursement
Malicieusement,
Le dénoûment
Est barbarement,
Atrocement
Fait sans versement.
C'lui bêtement
Qui poliment
Parle de son contentement,
Ment.
Allons tristement,
Tout piteusement
Et pédestrement,
Simplement,
Regagner notre logement.

REPRISE.

(Ils sortent.)

## SCÈNE V.

LÉLIO, LÉONORA, PIERROT et MEZZETIN.

LÉLIO,

Adieu, vieille Léonora ; sans rancune, n'est-ce pas ? pour les mauvais jours que je t'ai fait passer ici. Donne-moi ma cape et mon épée... C'est maintenant ma seule fortune...

LÉONORA.

Vous espériez trop, jeune homme... Maintenant, il ne faut pas trop désespérer... c'est l'excès contraire... Faites toujours ce que vous a prescrit votre oncle ; je vous le conseille.

LÉLIO.

Je n'y manquerai pas, va ! Mezzetin, dis de ma part à Léandre, ton maître, que s'il persiste à épouser Isabelle je le tuerai.

MEZZETIN

Oui, Monsieur... Vous n'avez pas autre chose à lui dire ?..

LÉLIO.

Non. (Il sort.)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté LÉLIO.

LÉONORA.

Allons, vous allez aussi me tourner les talons, vous autres, n'est-ce pas ?.. C'est bien assez d'avoir eu les maîtres...

PIERROT.

On s'en va... on s'en va...

LÉONORA.

Je monte faire mes paquets... Que je ne vous retrouve plus dans la maison en revenant... Entendez-vous ?.. (A part.) S'il y avait quelque chose à prendre, je ne les laisserais pas seuls... Ce sont des gaillards !.. (Elle sort.)

PIERROT.

Dis donc, Mezzetin, il paraît qu'elle va faire ses paquets...

MEZZETIN.

Si nous faisions les nôtres aussi...

PIERROT.

Ça me va... Mais, quoi prendre ? il n'y a rien ici...

MEZZETIN.

Cherchons. Tiens, un pot à beurre !..

PIERROT.

Y a-t-il encore du beurre dedans?

MEZZETIN.

Pas de quoi faire la moindre tartine...

PIERROT.

C'est égal, j'emporte le pot...

MEZZETIN.

Deux tuyaux de poêle...

PIERROT.

Qu'est-ce que ça peut valoir, ça?.. C'est égal, pour ce que cela coûte... Emportons les tuyaux de poêle... Faisons un petit tas... Arrange ça là... Bien...

MEZZETIN.

Voilà encore quelque chose: deux fers à repasser... une soupière... deux soufflets...

(Ils placent tous ces objets qui, par l'arrangement qu'ils en font, deviennent un petit bonhomme qui se sauve.)

PIERROT.

Tiens, notre batterie de cuisine qui court !.. Eh ! le pot à beurre ! la soupière ! les soufflets !.. attendez donc !.. (Ils sortent en courant.)

Le théâtre change.

## *Deuxième tableau.*

Un site pittoresque, dans le parc du vieux châtecu. Des arbres isolés à droite et à gauche.

## SCÈNE VII.

PIERROT et MEZZETIN, courant après leur batterie de cuisine, qui traverse le théâtre.

PIERROT, restant.

Ma foi! Mezzetin l'attrapera s'il peut... Je renonce à des tuyaux de poêle qui vont ce train-là... Mais voici venir par cette allée le seigneur Lélio, héritier fort peu joyeux, si j'en juge par sa triste figure... Je suis sûr qu'il trame quelque chose contre mademoiselle Isabelle... Ecoutons...

(Il se cache derrière un arbre auprès duquel Lélio vient s'asseoir.)

LÉLIO, tenant une lettre.

Elle viendra, sans doute... Relisons sa lettre...

(Pierrot avance la tête pour lire la lettre; Lélio le voit, se retourne très froidement et lui donne un soufflet.)

PIERROT, très froidement aussi.

C'est juste !

LÉLIO, se levant.

Ah ! c'est toi, Pierrot ?

PIERROT.

Oui, seigneur Lélio, c'est moi... j'en suis même très fâché ; j'aimerais mieux que ce fût un autre... Qu'est-ce que vous venez donc faire ici ?..

Digitized by Google

LÉLIO.

Je viens, suivant les ordres de mon oncle...

PIERROT.

Encore un fier farceur que votre oncle... Il nous a donné là une fameuse succession... Justement j'ai là ma part. Voilà un mirliton. Voyez donc, seigneur Lélio...

LÉLIO, l'examinant.

Quelle bizarrerie!.. laisser un mirliton!.. (A part.) Que vois-je? Cette inscription latine!.. Je ne trompe pas, ceci veut dire : « Ce mirlititon, entre les mains de Pantalon, devient un talisman. Possédé par un autre, il donne tout le contraire de ce que l'on désire ». Ce Pierrot est dévoué à Pantalon. Si j'enlève Isabelle, ils voudront se servir du talisman pour la reprendre; laissons-le à ce Pierrot, qui nous servira en voulant nous nuire. (Haut.) Mon garçon, connais-tu le latin?..

PIERROT.

Je le connais de réputation seulement.

LÉLIO.

Mais, enfin, sais-tu l'expliquer, le parler?..

PIERROT.

Dame, je le parle peut-être... Quand on n'a pas essayé une chose, on ne peut pas dire...

LÉLIO, riant, à part.

Alors il n'y a pas de danger à le lui laisser. (Haut.) Ah! tu ne l'as pas essayé... alors, tu ne dois pas être un grand latiniste... Je vais te traduire ce que mon oncle a écrit sur ce mirliton : « Celui qui jouera de ce mirliton obtiendra à l'instant même tout ce qu'il voudra ».

PIERROT.

Pas possible! Vrai, il y a cela d'écrit?

LÉLIO.

Lis toi-même.

PIERROT, lisant.

*Désiratum Pantalonus, contrarium mirlitonus*... C'est bien ça... Alors, si je *desiratum* quelque chose, je n'ai qu'à jouer du mirliton?

LÉLIO.

C'est bien ça!

PIERROT.

Je vais essayer tout de suite : Je *desiratum* manger un macaroni qui file, mais qui file... pendant un quart de lieue. (Le mirliton, produisant le contraire de ce qui est demandé, il sort de la bouche de Pierrot un macaroni qui file en montant jusqu'aux frises. Pierrot sort en courant et en criant : ) Mais je ne mange pas! au contraire! le mirliton s'est trompé... *Désiratum* manger! *désiratum* manger!

## SCÈNE VIII.

LÉLIO, un instant seul; puis ISABELLE et UN SERPENT; puis LA FÉE SERPENTINE; puis ARLEQUIN.

Si tout lui réussit comme cela, nous n'avons pas beaucoup à redouter... Mais Isabelle ne vient point! dans sa lettre, elle me promet de me suivre pour échapper à Léandre qui s'est remis au mieux avec le seigneur Pantalon. J'aperçois là-bas, auprès de la grotte du serpent... oui, vraiment, c'est elle!

ISABELLE, accourant.

Ah! Lélio, Lélio! j'ai peur!.. le serpent me poursuit... cachez-moi!..

LÉLIO.

Ne redoutez rien... si cet animal était dangereux, mon oncle ne m'eût pas chargé de le nourrir.

ISABELLE.

Tenez, le voilà.

LÉLIO.

Rassurez-vous; je ne sais, mais il me semble que c'est pour nous rendre service qu'il vient à nous.

(Le serpent paraît; il traverse le théâtre, se roule autour d'un arbre, la tête sort au travers des branches.)

LE SERPENT.

Lélio! Isabelle! écoutez-moi!

LÉLIO.

D'où vient cette voix?

LE SERPENT.

Regarde ici! c'est le Serpent vert qui te parle.

LÉLIO, ISABELLE.

O prodige!

LE SERPENT.

Le vieux Chrysostôme a voulu t'éprouver, Lélio, il a voulu voir jusqu'à quel point tu respecterais sa mémoire et sa dernière volonté; en me laissant à toi, il t'a laissé bien plus que tu ne pouvais espérer : Regarde!

(Le serpent disparaît et l'arbre se change en un petit temple dans lequel on aperçoit la fée Serpentine.)

LÉLIO, gaîment.

Seigneur Serpent, je vous aime infiniment mieux comme cela!

LA FÉE.

Lélio, je suis la fée Serpentine, j'ai longtemps protégé ton oncle, je l'aurais rendu immortel, s'il l'avait voulu; mais il avait assez de cette vie, il a voulu connaître l'autre; maintenant, je t'appartiens. Écoute encore; je ne protége que les amours chastes et purs; tu vas enlever Isabelle à son père qui te la refuse, j'y consens; mais jusqu'à ce que le mariage vous ait unis, jure-moi de respecter la jeune fille qui, confiante en toi, te livre ainsi sa destinée.

LÉLIO.

Je le jure!

LA FÉE.

Et moi, je jure de te défendre contre tous tes ennemis; ne manque pas à ton serment, je serai fidèle au mien; je vais reprendre ma place parmi mes sœurs, je te laisse pour me remplacer un serviteur infatigable et dévoué.

LÉLIO.

Où est-il?

LA FÉE.

Je vais le créer pour toi; son habit, de toutes couleurs, annonce qu'il est propre à tout. Arlequin, viens à ma voix! (Le temple disparaît et l'arbre reprend sa forme première. Un peuplier du parc s'abaisse et dépose à terre Arlequin qui fait autour de son nouveau maître une foule de lazzis.) Arlequin, tu es au seigneur Lélio, songe qu'à la première négligence, tu rentreras dans le néant dont je t'ai fait sortir; je donnerai à un autre

Digitized by Google

cette puissance surnaturelle que je ne te confie que pour assurer le bonheur de mon protégé.

ARLEQUIN.

Je suis à vous corps et âme, seigneur Lélio! Venez, suivez-moi! Pantalon et Léandre, ayant appris que la Signora les avait quittés pour vous suivre, ont obtenu un ordre pour vous faire arrêter... ils vous accusent de rapt. Je vais vous mettre en sûreté dans le vieux château de *Villa-Rosa*. (Le théâtre change.)

## *Troisième tableau.*

L'extérieur d'un château fort, entouré de larges fossés, recevant l'eau d'une rivière qui coule au fond.

ARLEQUIN.

Entrons, car voici vos ennemis... Ils traînent à leur suite des soldats, du canon... Ce sera un siége en règle... Tant mieux, je pourrai vous donner tout de suite un échantillon de mon savoir faire.

(Arlequin, Lélio et Isabelle entrent dans le château.)

## SCÈNE IX.

PIERROT, PANTALON, LÉANDRE, SBIRES; LÉLIO, ISABELLE et ARLEQUIN, paraissent sur les remparts.

CHOEUR.

AIR : Ciel, l'univers.

O! ô! ô! ô! fureur! ô! perfidie!..
O! trahison!
O! consternation!
O! insigne fourberie!
O! sotte plaisanterie!
O! garnement!
O! couple impertinent!
O! fureur! ô! vengeance!
O! impudence!
O! insolence!
O! ô! bientôt
Nous prendrons le château!

LÉANDRE.

Mon cousin Pantalon, avant de procéder au siége, au sac, au pillage, à l'incendie de cette place forte et à l'incarcération de votre aimable fille, si toutefois nous la retrouvons dans les décombres, ne seriez-vous point d'avis de faire une sommation aux assiégés?

PANTALON.

Cousin Léandre, faisons une sommation, mais il faut la faire bonne, il faut la faire excellente.

LÉANDRE.

Eh bien! faites-là! L'enfant vous appartient et le château aussi!

PANTALON.

Il est vrai que j'ai toujours été propriétaire de l'un et de l'autre jusqu'ici... je les chérissais également... Mais ma fille m'a fermé son cœur, et par suite, on a fermé les portes du château, de sorte que je suis en dehors de toutes mes affections...

LÉANDRE.

C'est pour ça qu'il faut y rentrer... Allons, papa, la sommation!

PANTALON.

Je le veux bien! Un petit roulement de tambour pour demander l'attention de l'auditoire... Bien!.. Ma fille, au nom de votre père qui vous a donné le jour, et du fils de mon frère Cassandre, que je vous destine pour époux, faites ouvrir les portes de ce château!.. Ma chère fille, nous ne voulons employer contre vous que les moyens de douceur, désirant y joindre néanmoins, si besoin est, le canon, les fusées à la Congrève, les bombes et l'assaut, afin de vous prouver le désir que nous avons de nous rapprocher de vous...

LÉANDRE, portant son mouchoir à ses yeux.

Si elle n'est pas touchée de cette allocution paternelle, c'est un cœur de bronze.

LÉLIO, du haut des remparts.

Seigneur Pantalon, votre fille vous chérit autant qu'elle déteste Léandre; elle préfère les dangers qui se préparent, aux ennuis d'un mariage avec un homme aussi complétement ridicule que l'est mon cousin Léandre.

LÉANDRE.

Ridicule! et complétement encore!.. Canonniers, à vos pièces!

UN CANONNIER.

Nous avons bien un canon, mais il faut le charger.

LÉANDRE.

Allons, vivement la gargousse!

UN CANONNIER.

Nous n'avons pas de refouloir.

PIERROT, qui est armé d'une fourche.

Tenez, ceci est très bon!

(Le coup part, et la fourche va traverser Pantalon.)

PANTALON.

Ah! mon Dieu! je suis mort!..

AIR : On va lui percer le flanc.

On vient d' me percer le flanc,
En plein plan.

PIERROT.

Oui, vraiment,
Ah! quel accident!

LÉANDRE.

Voyez, pourtant, quel désagrément
Ici la guerre entraîne;
J'éprouve un' viv' peine
A voir votre dégaîne.

PANTALON.

Je souffre cruellement,
En plein plan
Dans le flanc.

LÉANDRE.

En examinant,
Je crois remarquer vraiment,
(Montrant la fourche.)
Qu' c'est ceci qui vous gêne.

PANTALON.

Ça me gêne! il est joli, le mot!.. Une fourche au travers du ventre!.. ça me brise! ça me brûle! ça me déchire!.. voilà tout!

LÉANDRE.

Voyez à combien de contrariétés on est exposé!.. On sort de chez soi bien frais, bien por-

Digitized by Google

tant, et... Un médecin! un apothicaire! un vétérinaire! quelqu'un, enfin!

PIERROT.

Voici précisément le docteur Balourdo... il entend fort bien ce genre de maladie.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LÉANDRE, allant au Docteur.

Monsieur, accourez vite!

LE DOCTEUR, marchant fort lentement.

De quoi s'agit-il donc, Monsieur?

LÉANDRE.

Voici le seigneur Pantalon qui est affecté... d'une fourche au travers du ventre.

LE DOCTEUR.

Permettez-moi, Monsieur, de vérifier le cas.

PANTALON.

Mais, Monsieur, le cas est facile à vérifier, je suis exactement à la broche.

LE DOCTEUR.

C'est possible, Monsieur; nous ne devons pas nous en rapporter aux discours des malades... Voyons... Ceci est effectivement bien une fourche, entrant par la face de l'abdomen et sortant par le dos... La maladie avait été parfaitement définie par Monsieur... c'est bien ce qu'en pathologie nous appelons... une fourche au travers du ventre.

LÉANDRE.

Eh bien! savant docteur, maintenant que vous avez si ingénieusement découvert la cause du mal, quel remède indiquez-vous?

PANTALON.

Ah! Monsieur, un remède, je vous en prie!

LE DOCTEUR.

Tout à l'heure, bonhomme. Voici mon opinion : Si Monsieur trouve quelque inconvénient à conserver en lui cet instrument aratoire, mon avis serait qu'on en fît l'extraction, le plus légèrement possible; dans le cas contraire, et si Monsieur voulait rester dans le cas où il se trouve, je l'engagerai à ne se coucher que sur le côté, attendu qu'il serait fort gêné sur le dos.

PANTALON.

Je suis pour l'extraction, mais légère.

LÉANDRE.

Je suis aussi pour l'extraction, car, en définitive, cette fourche pourrait nuire à ses relations sociales.

LE DOCTEUR.

J'étais bien aise de consulter la famille... Je vais opérer, Monsieur... Tenez-le bien, là, sous les épaules... (Il tire la fourche; voyant qu'elle ne vient pas, il met le pied sur le ventre de Pantalon, tire violemment et par secousses.) De cette façon, Monsieur ne s'en apercevra seulement pas... C'est la méthode d'Hyppocrate.

PANTALON.

Vous m'arrachez le ventre!.. Ah! ah! ah!

LE DOCTEUR, ayant arraché la fourche.

Je suis bien sûr que c'est cela qui vous gênait!.. Vous devez être mieux?

PANTALON.

Je me sens très bien, vraiment... Combien vous dois-je, Monsieur?

LE DOCTEUR, sortant.

C'est bien, Monsieur; cela se retrouvera avec autre chose.

(On reconduit le Docteur avec force révérences.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté LE DOCTEUR.

LÉANDRE.

Allons, puisque vous voilà tout-à-fait bien, je vais vous faire enfourcher...

PANTALON.

Du tout, du tout... j'en ai assez!

LÉANDRE.

Je vais vous faire enfourcher un cheval... et nous allons livrer l'assaut.

PANTALON.

Je veux combattre à pied!

LÉANDRE.

A la bonne heure... Le canon est-il rechargé?

LE CANONNIER.

Oui, Seigneur!

LÉANDRE.

Feu!.. (Le canon est tiré, la porte est enfoncée; Pantalon, Mezettin et les Sbires entrent dans le château. A ce moment, on voit une petite barque portant Arlequin, Lélio et Isabelle sortir derrière le château, glisser sur l'eau des fossés et gagner la rivière. Pantalon et Mezzetin sont sur les créneaux.) Ils se sauvent, les misérables!.. Si ma coupe ne me trahit pas, je vais les rattraper à la nage.

(Il se jette dans le fossé.)

PIERROT.

Il nage comme un canard! C'est vraiment beau à voir!

PANTALON, du haut des créneaux.

Courage, Léandre!

LÉANDRE.

Je n'en puis plus! je barbotte! envoyez-moi la perche, une corde! quelque chose!.. Je bois infiniment d'eau!..

(Du haut du château, Pantalon lui jette une corde.)

MEZZETIN.

Pierrot, jette-toi à l'eau, sauve mon infortuné maître.

PIERROT.

Plus souvent! moi qui nage comme une poule. Tiens, que je suis bête! avec mon talisman, je puis le tirer d'affaire... Je désire que le seigneur Pantalon attire à lui le seigneur Léandre.

(Il joue du mirliton et le château, attiré par Léandre, s'écroule dans l'eau. — Le théâtre change.)

### *Quatrième tableau.*

L'entrée de la maison, de Pantalon; une grille à droite; à gauche, une petite maisonnette, un grand arbre.

## SCÈNE XII.

PANTALON, LÉANDRE, ISABELLE, SBIRES.

(Isabelle est conduite entre quatre soldats.)

LES SBIRES.

AIR : La victoire est à nous.

La victoire est à nous! (BIS)
On dira d'âge en âge,

Digitized by Google

Quel fut notre courage.
La victoire est à nous! (TER)

PANTALON, aux soldats.

Messieurs, votre valeur nous devient maintenant inutile; vous avez d'ailleurs besoin de vous remettre de vos fatigues après d'aussi glorieux exploits; vous n'étiez que vingt contre un, et cependant ce Lélio, ce lâche, ce poltron a été forcé de fuir et de nous laisser Isabelle que je vais mettre sous plusieurs clés forées. Allez, braves guerriers! je vous inviterais bien à prendre quelque chose, mais ce n'est pas dans mes habitudes; j'aime mieux vous présenter mes hommages.

LES SOLDATS.

Vive le seigneur Pantalon!

PANTALON, les reconduisant.

Ce souhait n'est pas superflu par le temps de fourche et de dégringolades qui court.

LES SBIRES, en sortant.

Air des Puritains.

Braves soldats,
Marchons au pas;
L'affaire est finie,
Sans modestie,
Toute la vie,
Chantons ces combats!

(Ils sortent.)

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, excepté LES SOLDATS.

PANTALON, à Isabelle.

Maintenant, mon petit ange, vous allez me faire l'amitié d'entrer dans votre petite chambrette, où je vais avoir l'avantage de vous inclure à double tour... Comme je ne veux rien faire qui ne vous soit agréable, je me ferai un plaisir de vous y laisser jusqu'à ce que vous ayez renoncé à Lélio.

ISABELLE.

Je n'y resterai pas long-temps.

PANTALON.

Nous verrons cela... Toi, Pierrot, reste en sentinelle à la grille...,

PIERROT.

Monsieur, je crois qu'il y aura encore quelques coups à attraper.

PANTALON, entrant avec Léandre et Isabelle.

C'est possible, mon garçon, mais comme j'en ai reçu suffisamment aujourd'hui, j'aime autant que cela te revienne.

(Ils sortent en fermant la grille au nez de Pierrot.)

## SCÈNE XIV.

PIERROT, un instant seul; puis ARLEQUIN, UN GARÇON MEUNIER et MEZZETIN.

Je commence à me fatiguer de mon état de domestique : tant qu'il ne s'est agi que de boire tout le vin que je pouvais attraper, de manger toutes les friandises que je dérobais, et de jouer les ducats que j'escamotais au vieux Pantalon et à son illustre famille... ça allait, ça allait même pas mal... mais à présent, il faut que je sois écuyer, coureur, soldat, pêcheur, et tout ça pour rien; ça ne peut plus aller; je veux qu'on m'augmente mes gages... pour ça, il faudrait rendre quelque grand service au patron... Tiens, justement j'aperçois là-bas ce moricaud, ce groom du seigneur Lélio, qui a l'air d'une carte d'échantillons! Celui qui arrêterait ce domestique ferait un beau coup... Allons, voilà une excellente circonstance pour se cacher.

ARLEQUIN, entrant et examinant la maison.

La grille est fermée!.. Il faut pourtant pénétrer là-dedans... il ne sera pas dit qu'un père dindon et un cousin de la même famille, joueront Arlequin... Arlequin qui de temps immémorial a mystifié les Pantalon, Cassandre et autres niais de cette époque. (Un garçon meunier paraît.) Que veut cet homme?

LE GARÇON MEUNIER.

Monsieur, n'est-ce pas ici la maison du seigneur Pantalon?

ARLEQUIN.

Oui, mon garçon.

LE GARÇON MEUNIER.

Je viens le prévenir que je ne pourrai pas lui apporter sa farine aujourd'hui.

ARLEQUIN.

C'est très bien; mais nous avons besoin d'un sac, prêtez-moi celui-là... Voilà pour boire... vous le reprendrez demain.

LE GARÇON MEUNIER.

Merci, Monsieur; je le reprendrai en venant apporter la farine. (Il sort.)

ARLEQUIN.

Je vais me mettre dans ce sac, me placer auprès de la maison, sonner la cloche... il est probable qu'on viendra, et que trouvant le sac, on l'entrera dans la maison. Ce plan est parfait.

(Il se fourre dans le sac.)

PIERROT.

Voilà ma circonstance! (Appelant.) Mezzetin! Mezzetin!

MEZZETIN.

Que veux-tu, lourdeau?

PIERROT.

Oui, lourdeau! J'ai fait une fameuse découverte, va! Vois-tu ce sac, là-bas?

MEZZETIN.

Oui.

PIERROT.

Arlequin est là-dedans, il espère qu'on va l'entrer dans la maison... Va trouver Pantalon et Léandre; qu'ils viennent avec des bâtons, et qu'ils le rossent sur toutes les coutures. (Marchant à pas de loup vers le sac où est Arlequin.) Ah! mon petit moricaud, je vous tiens... Votre affaire est dans le sac... (Il prend le sac par en haut et le met sur ses épaules.) Il me paraît bien léger... (Laissant tomber le sac.) Tiens! mais cet Arlequin a donc bien peu de circonférence... (Ouvrant le sac.) Plus personne! Comment cela peut-il se faire? Je l'ai pourtant bien vu passer une jambe comme ceci... puis l'autre... (Il entre dans le sac.) Il s'est ensuite fourré la tête là-dedans...

ARLEQUIN, qui a reparu et qui l'a vu faire.

Ah! je t'y prends, nigaud...

(Il noue la corde du sac et se cache.)

Digitized by Google

## SCÈNE XV.

PANTALON, LÉANDRE et MEZZETIN, accourant avec des bâtons.

PANTALON.

Où est-il ?

MEZZETIN.

Là.

PIERROT, dans le sac.

A moi ! à moi !

PANTALON.

Nous voilà, mon ami !

(Ils frappent tous trois à grands coups de bâton sur le sac où est Pierrot.)

PIERROT, dans le sac.

Au secours ! on m'assassine ! Je suis mort ! je suis mort ! je suis mort !

PANTALON.

Arrêtez... Il dit qu'il est mort... Ce n'est peut-être pas vrai... mais enfin il faut voir...

(Mezzetin ouvre le sac.)

PIERROT.

Oh ! les bras ! oh ! les côtes ! Je suis brisé !..

LÉANDRE.

Sur mon honneur, ceci est Pierrot !..

PIERROT.

Je le sens bien que c'est moi !..

PANTALON.

Alors, il y a donc erreur !.. Mais cela n'a rien d'humiliant, mon garçon... On ne voulait pas frapper sur toi... Ceci ne peut pas te blesser !..

PIERROT.

Au contraire, c'est que ça m'a blessé... Vous tapiez comme trois sourds...

LÉANDRE.

C'est sans doute ce qui fait que nous ne t'entendions pas...

PANTALON.

Ecoute, Pierrot, je suis d'avis que tu ne penses plus à ce quiproquo. Pour t'indemniser un peu, je vais te donner... la clé de la grille... On ne pourra entrer sans ta permission. Nous, Léandre et moi, allons nous remettre à table... Toi, Pierrot, tu vas continuer à garder la maison, et tout le monde sera content...

PIERROT, furieux.

Tout le monde sera content !.. oh ! la la !.. Si vous n'étiez pas un vieillard, si je ne vous vénérais pas comme mon maître, je vous dirais que vous êtes le plus grand cuistre de la terre... mais...

PANTALON.

Cette marque de respect me suffit, mon cher Pierrot... Un maître est toujours heureux d'avoir l'estime de ses domestiques ! Venez, Léandre, rentrons.

(Pantalon et Léandre, suivis de Mezzetin, rentrent dans la maison.)

## SCÈNE XVI.

PIERROT, ARLEQUIN.

PIERROT.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi bête que ce vieux Pantalon... Mais quant à rester dehors pour recevoir encore quelques torgnoles... Merci !.. Je vais me barricader à l'intérieur...

(Il rentre et ferme la grille.)

ARLEQUIN arrive en faisant toutes sortes de lazzis. Il approche de la grille.

Mon petit Pierrot !..

PIERROT.

Va-t'en ! va-t'en ! C'est toi et tes malices qui m'ont fait échiner tout à l'heure... Va-t'en !..

ARLEQUIN, mettant les pieds sur la grille et se tenant aux barreaux.

Je suis bien fâché, mon pauvre Pierrot, de ce qui est arrivé...

PIERROT, montant aussi sur la grille à l'intérieur.

Tu fais ton câlin... tes manières de chat... mais tu n'entreras pas, je tiens bien la grille.

(La grille tourne sur elle-même ; Arlequin se trouve à l'intérieur et Pierrot dehors.)

PIERROT.

Bon, le voilà dedans... Si c'est pour ça que le vieux m'a donné la clef !...

(Il sonne la cloche ; tout le monde accourt.

PANTALON.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?..

PIERROT.

Il y a Arlequin dans la maison.

PANTALON.

Par où a-t-il passé ?.. la grille est fermée... Donne-moi donc la clé... (Il ouvre la grille.) A double tour !..

PIERROT.

Il est dans la maison, voilà le fait... Cherchez-le si vous voulez... Moi, j'en ai assez.

LÉANDRE.

Armons-nous, prenons des épées, des fusils...

PANTALON.

Il ne nous échappera pas !

PIERROT.

Des fusils ! je n'en suis pas !.. Ils sont si maladroits dans cette bête de famille-là qu'ils seraient dans le cas de tirer sur moi... Voici un arbre d'où je pourrai bien mieux juger les coups.

PANTALON, dans la maison.

Par ici... par ici... Le voilà !..

(Arlequin entre, poursuivi par Pantalon, Léandre, Mezzetin et deux domestiques portant des hallebardes. Léandre ajuste Arlequin, mais le fusil s'envole et fait feu au moment où il se trouve en face de Pierrot, qui est sur l'arbre.)

PIERROT.

Allons, bien ! Voilà encore de leurs bêtises... Ah ! mon Dieu !... je suis criblé !.. Cette fois-ci, ils m'ont tué. C'est fini... je me meurs... Aidez-moi donc à descendre... je veux mourir par terre... (Mezzetin et Léandre aident Pierrot à descendre. Sa figure blanche est tachée d'une quantité de petits points noirs.) Là, plein la figure...

LÉANDRE.

Ce n'était que du plomb à bécassine !

PIERROT,

Bécassine vous-même !., Je dois avoir la figure comme une écumoire...

PANTALON.

Eh bien ! ça ne te va pas mal... ça change un peu l'uniformité de ton teint...

PIERROT.

Vous trouvez ! (A part.) J'étranglerai ce bonhomme-là un jour... c'est parfaitement sûr !..

Digitized by Google

MEZZETIN.

Eh ! eh !

PANTALON et LÉANDRE, soutenant Pierrot.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ?

MEZZETIN.

Arlequin et mademoiselle Isabelle...

PANTALON et LÉANDRE, laissant tomber Pierrot.

Ah ! misérables !

(Ils courent après Arlequin et Isabelle, qui entrent dans la petite maisonnette ; ils les y suivent. A peine sont-ils entrés, qu'une partie de la maisonnette se change en chaise à porteurs et le reste en cabane à cochons. Les deux laquais sont changés en porteurs de chaise. Arlequin et Isabelle montent dans la chaise. Pantalon, Léandre et Mezzetin, à quatre pattes dans la boue, sont pêle-mêle avec des cochons. A leurs cris, Pierrot va leur ouvrir. Ils sortent poursuivis par les cochons.) — Le théâtre change.

## *Cinquième tableau.*

Une place de village. A gauche, un quincaillier, ayant pour enseigne une grosse cloche ; à droite, un marchand de vin ayant pour enseigne un gros tonneau au bout d'une perche.

### SCÈNE XVII.

ARLEQUIN et ISABELLE arrivent dans leur chaise à porteurs.

ISABELLE.

Où me conduis-tu ?

ARLEQUIN.

Auprès de Lélio... Je lui ai donné rendez-vous... là, dans cette auberge... Eh mais ! que vois-je venir là-bas ? une troupe de corbeaux... Ce sont des commissaires, ma foi !.. Le seigneur Pantalon est avec eux... Entrons, entrons...

ISABELLE.

Mais s'il visite cette auberge ?..

ARLEQUIN.

C'est juste... Laissez-moi faire... (Il frappe le tonneau avec sa batte. Le tonneau se change en brouette et Isabelle en jardinière.) Là, maintenant vous pouvez passer entre tous les commissaires du monde...

### SCÈNE XVIII.

PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN, QUATRE COMMISSAIRES.

PANTALON.

Messieurs, si nos informations sont exactes, ils sont ici... et s'ils sont ici nous les retrouverons...

LÉANDRE.

C'est aussi notre opinion !..

(Isabelle roule sa brouette dans les jambes de Léandre.)

LÉANDRE.

Mais ne pourriez-vous pas pousser votre brouette dans une autre direction que celle de mes jambes ?

ISABELLE.

Pardon, excuse, Seigneur, je ne les voyais pas...

LÉANDRE.

Que diable !.. on regarde !.. Le populaire devient bien grossier... (Isabelle sort.)

PANTALON.

Mais voici Arlequin... Je ne me trompe pas... il danse, le scélérat.... C'est un scandale !... Danser après avoir commis autant de crimes !.. Messieurs les commissaires, emparez-vous de cet immoral saltimbanque.

(Les commissaires veulent arrêter Arlequin, mais il les frappe de sa batte, et ils sont transformés en clowns qui, dans des groupes et des attitudes singulières, effraient Pantalon et Léandre, et les mettent en fuite.)

### SCÈNE XIX.

PIERROT, MEZZETIN.

MEZZETIN entre ; il porte un grand coffre que Pierrot soutient par derrière.

Dis-donc, toi, une autre fois, tu me feras le plaisir de voler autre chose que du plomb... ça n'est pas d'un transport facile...

PIERROT.

Tu es charmant, toi ; on vole ce qu'on peut... j'ai pris ça dans les démolitions du château... Qu'est-ce que tu as à dire ? est-ce que je n'en porte pas la moitié ?...

MEZZETIN, marchant péniblement.

Ah ! oui, la moitié !

PIERROT.

Tu vas voir, si je lâche tout !.. D'ailleurs, nous voilà chez le quincaillier qui va nous acheter cela... (Il lâche le coffre, qui, pesant de tout son poids, écrase Mezzetin et l'aplatit.) Ah ! mon Dieu !.. Mezzetin ! Mezzetin !.. Le pauvre garçon est mort... il est plat comme une punaise !.. Au secours ! au secours ! (Des garçons quincailliers accourent et emportent le coffre et Mezzetin.) Comme ça l'a changé, ce pauvre Mezzetin !.. ce que c'est que de nous ; il était gros et gras, le voilà comme une limande...! Enfin, à quelque chose malheur est bon... je vais vendre le plomb tout seul... je le leur donnerai pour ce qu'ils voudront, et je leur laisserai Mezzetin par-dessus le marché.

(Il entre dans la boutique.)

### SCÈNE XX.

PANTALON, LÉANDRE, ISABELLE, puis le QUINCAILLIER.

PANTALON.

Ah ! vous vous déguisez en fruitière pour nous échapper, la belle !.. mais nous sommes clairvoyans...

LÉANDRE.

L'amour a des yeux de Lynx...

ISABELLE.

C'est possible, mais vous n'y verrez pas toujours...

PANTALON.

Mais où est donc Mezzetin ?.. Mezzetin !.. Mezzetin !..

Digitized by Google

LE QUINCAILLIER.

Vous demandez votre domestique, seigneur Pantalon... il est là, dans ma boutique...

PANTALON.

Pourquoi ne me répond-il pas, ce drôle?

LE QUINCAILLIER.

C'est qu'il est dans une position fâcheuse...

PANTALON.

Qu'il vienne!

LE QUINCAILLIER.

C'est qu'il est blessé; il lui serait difficile de marcher.

PANTALON.

Eh bien! qu'on l'apporte... Ces impertinens-là se font blesser comme s'ils n'avaient pas leurs maîtres à servir...

(On apporte Mezzetin tout aplati et on le place contre la muraille.)

LÉANDRE, l'examinant.

Je le trouve singulièrement développé...

PANTALON.

Il y aurait de quoi en faire deux... en largeur... Comme te trouves-tu, mon garçon?..

MEZZETIN, d'une voix piteuse.

Ah! mon cher maître! je me trouve dans un état bien médiocre...

LÉANDRE.

Il faut appeler le docteur Balourdo... dont voici la maison! Docteur! docteur!

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LE DOCTEUR, sortant de la maison du fond.

LÉANDRE.

Docteur, voici un garçon auquel vos soins sont nécessaires; veuillez bien l'examiner.

LE DOCTEUR, après avoir touché Mezzetin du haut en bas.

Je ne sais pas si cela vous frappe comme moi; je remarque qu'il est bien mince!

PANTALON.

Oui, ça nous a frappés d'abord.

LE DOCTEUR, tirant Pantalon et Léandre à part.

Dans toutes les maladies, et pour porter un diagnostic sûr, il faut s'enquérir des antécédens.... Dites-le moi franchement.... ce jeune homme est-il sujet à ce genre d'indisposition?..

PANTALON.

Il me semble que c'est la première fois...

LE DOCTEUR.

Alors, je vois ce que c'est... il aura été écrasé!

LÉANDRE.

Vous croyez!

PANTALON.

Que faut-il faire?

LE DOCTEUR.

Vous ne pensez pas pouvoir vous en servir dans l'état où il est...

PANTALON.

Mais non.

LE DOCTEUR.

Alors je vais le traiter par une méthode qui m'est particulière!... Donnez-moi un soufflet...

PANTALON.

Mais, docteur!,, à quoi ça peut-il servir?

LE DOCTEUR.

Voulez-vous m'apprendre mon métier?.. Donnez-moi un soufflet, vous dis-je!.. et tout de suite...

PANTALON.

Il paraît que c'est sa méthode!.. Puisque vous le voulez absolument! (Il lui donne un soufflet.)

LE DOCTEUR.

Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire?.. Vous m'insultez!.. vous me frappez!..

PANTALON.

Mais ne m'avez-vous pas dit?..

LE DOCTEUR.

Que je voulais un soufflet... à souffler!..

PANTALON.

Alors, on s'explique... Monsieur le Quincaillier, donnez-nous un soufflet à souffler...

(On apporte un soufflet, et le docteur souffle Mezzetin, qui, petit à petit, reprend sa forme ordinaire.)

LE DOCTEUR.

Eh bien! jeune homme, êtes-vous mieux?..

MEZZETIN.

Mais oui, je me préfère comme ça.

PANTALON.

Docteur, nous vous remercions bien. Combien vous dois-je?

LE DOCTEUR.

Vous me paierez avec autre chose.

(Ils le reconduisent.)

## SCÈNE XXII.

PIERROT, du coin de la maison.

Eh! les autres!.. vous ne voyez pas une grosse vilaine tête qui fait des grimaces?

LÉANDRE.

Nous ne voyons que la tienne...

PIERROT.

Alors, je me risque!..

PANTALON,

Mon cousin Léandre, je fais une réflexion... Ce pays me paraît produire entre autres céréales un grand nombre de coups de bâton, de fourches dans le ventre, etc., etc... C'est peut-être dans l'air... Je voudrais voyager...

LÉANDRE.

Où voulez-vous aller?

PANTALON.

Mais j'irais bien volontiers à Constantinople.

PIERROT.

Vous n'avez qu'à dire... J'ai un talisman de première qualité pour les voyages... Vous allez voir!.. Je désire être transporté à Constantinople avec toute la famille de mon respectable maître.

(Pierrot joue sur son mirliton l'air : A voyager, je passerais ma vie. — Le théâtre change.)

Digitized by Google

### *Sixième tableau.*

La façade du Cirque olympique. La queue se forme. Les marchands du boulevart crient leurs fruits et leur limonade.

## SCÈNE XXIII.

PANTALON, LÉANDRE, ISABELLE, PIERROT, MEZZETIN, PEUPLE.

LÉANDRE.

Où sommes-nous donc ici...

PIERROT.

Vous le voyez bien, à Constantinople... Tenez, voilà le jardin Turc...

PANTALON, montrant le Cirque.

C'est juste... Dites donc, Léandre, ce magnifique monument est sans doute la mosquée de Sainte-Sophie?

LÉANDRE.

Tous ces musulmans en casquette et ces odalisques en bonnet me paraissent peu asiatiques.. (A un passant.) Monsieur, pourriez-vous nous dire où nous sommes ici ?

LE PASSANT.

Parbleu ! vous êtes sur le boulevart du Temple, en face du Cirque.

PANTALON.

On a bien raison de dire que Constantinople a le plus beau port de l'univers; ce boulevart est magnifique.

LÉANDRE.

Qu'est-ce que c'est que le Cirque?.. et que fait-on dedans?..

LE PASSANT.

On y fait de l'argent, quand on peut.

LÉANDRE.

Mais enfin qu'y voit-on ?

LE PASSANT.

AIR :

Ils ont d'élégans sauteurs
Et d'beaux quadrupèdes.
Ils ont aussi pour auteurs
De simples bipèdes.

On met assez peu de prix
A leurs mus's badines;
Quand ils n'peuvent pas mettr' d'esprit,
Ils mett'nt des machines.

Et parmi ces animaux,
Sauteurs et poètes,
Monsieur, ce sont les chevaux
Qui sont les moins bêtes...

ARLEQUIN, arrivant avec Lélio.

Tenez, voilà votre Isabelle... reprenez-la.

LÉLIO, bas à Isabelle.

C'est moi, venez...

ARLEQUIN.

Là, j'ai mes entrées au théâtre.

(Ils entrent au travers de la foule.)

LÉANDRE, apercevant Isabelle et Lélio.

Ciel ! Lélio !.. Isabelle!... Ils sont entrés là ; venez, venez donc !

(Pantalon, Léandre, Pierrot et Mezzetin veulent entrer au Cirque, mais ils sont au même instant déshabillés.)

TOUT LE PEUPLE.

AIR : Je le tiens.

Voyez donc
Le drôl' de costume;
Voyez donc !
Ils vont prendre un rhume.

PIERROT.

On laiss' sa canne au bureau,
J' sais qu' c'est la coutume;
Mais sa culotte, son chapeau,
Ça m' parait nouveau.

Voyez donc, etc.

(La foule les poursuit avec des éclats de rire. Un omnibus passe, la famille Pantalon s'y réfugie. L'omnibus est transformé en barraque de banquistes, dans laquelle se trouve des bêtes féroces. Pantalon, Léandre et Pierrot jettent des cris affreux.)

TOUT LE PEUPLE.

AIR : Oh, oh, oh ! ah, ah, ah!

Comme au travers de ces barreaux,
Ils ont de bonnes têtes,
Les uns sont d' méchans animaux,
Les autr's de bonnes bêtes.
Ils ont vraiment l'air bien piteux,
Les malheureux
Tremblent déjà,
Là, là,
Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !
La pauvre mine qu'ils font là.

(Le théâtre change.)

### *Septième tableau.*

Un petit atelier de peinture. Plusieurs tableaux sont accrochés à la muraille : un joueur de violon, un soldat au port d'armes, un portrait en pied de femme, un paysage, et dans le fond, une grande toile représentant une scène d'enrôlement.

## SCÈNE XXIV.

ISABELLE, entrant.

Me voilà encore dans ce petit pavillon où j'ai passé ma jeunesse, et qui me semble bien triste maintenant. Pour cette fois, Pierrot s'est servi utilement pour mon père du talisman qu'il possède. Ennuyé de tout ce qui lui arrivait en se mettant à notre poursuite, il a souhaité que je fusse entièrement à Lélio, et que mon père ne me revit jamais; le contraire s'est fait, et nous voilà de nouveau installés dans notre maison de Naples. Allons, le travail peut seul me distraire. (Pendant ce monologue, le portrait de Lélio s'est formé sur la toile.) Voilà bien ses traits !.. Cette image de celui que j'aime me consolera dans ma captivité.

## SCÈNE XXV.

PIERROT, ISABELLE, LÉLIO, sous le costume d'un vieillard ; il a une longue barbe grise.

PIERROT.

Voilà, Mademoiselle, le modèle que vous avez demandé... J'ai trouvé ce bonhomme assis

Digitized by Google

auprès de la maison... Vous voulez peindre Œdipe? je crois que voilà votre affaire... Si vous voulez, je poserai pour Antigone... Ah! la belle barbe!.. Je vous en prie, peignez-la, Mademoiselle.

ISABELLE.

C'est assez; laisse-moi!

PIERROT.

C'est bon, je m'en vais... Si vous avez besoin de quelque chose... Vous savez que le seigneur Pantalon m'a posé en sentinelle à votre porte... et je vous garde bien; on a trop de peine à vous rattraper. (Il sort.)

## SCÈNE XXVI.

ISABELLE, LÉLIO.

ISABELLE.

Placez-vous là, bonhomme.

LÉLIO, jetant sa barbe.

Eh quoi! vous ne m'avez pas reconnu?

ISABELLE.

Lélio!

LÉLIO.

Partons! nous n'avons pas un instant à perdre!..

ISABELLE.

Toutes les portes sont gardées... Par où?

ARLEQUIN, paraissant à la fenêtre.

Par la fenêtre... Je viens de placer là une échelle.

## SCÈNE XXVII.

PIERROT, entr'ouvrant la porte.

Vous n'avez besoin de rien?.. Tiens! ils ne sont plus là? elle l'aura fait passer dans son salon... (Allant frapper à la porte du salon.) Oh! elle ne répondra pas, allez... Ca m'est égal, j'aime autant la garder ici qu'à la porte!.. On ne m'a jamais laissé regarder tous ces tableaux, ils sont ma foi fort gentils... ça ne doit pas être bien difficile à faire... avec de la couleur.... J'ai envie d'essayer. (Il prend un pinceau, et sur une toile accrochée à la muraille, il dessine un bonhomme qui se met à danser. Le joueur de violon, que l'on voit dans un autre tableau, accompagne le petit danseur.) Il danse, ma foi!.. Si j'avais su cela, je lui aurais fait plus de mollets!.. Ah! il se repose; je le crois bien, au train dont il allait, il se donnerait une fière courbature... Voilà une jolie dame! c'est dommage que ce ne soit qu'en peinture... Oh! Pierrot, mon ami, comme ce serait votre affaire... Madame, vous êtes charmante, et si... (La dame salue.) Voilà de la politesse!.. Et dire que c'est à l'huile!.. C'est égal, j'ai envie de l'embrasser... je me ferai illusion. (Il veut s'approcher, mais le soldat de l'autre tableau le met en joue et lui tire un coup de fusil.) Aïe! aïe! si je ne m'étais pas retourné à temps, je recevais tout dans le dos... Ah ça! mais, depuis quand les portraits se permettent-ils de se livrer à des exercices aussi malhonnêtes?.. Ce ne sont pas les tableaux, ce sont les visiteurs qui sont exposés dans ce salon fantastique!.. Je n'ose plus rien regarder, ma parole d'honneur; et pourtant voilà ce soldat qui offre à ce nigaud de paysan une bourse qui me paraît bien ronde. C'est bien fait!.. ah! c'est joliment fait!.. ça ressort bien... On dirait qu'on peut la prendre... Prends-la donc, imbécille!.. il n'y a que cela à faire...

(Pierrot prend la bourse; aussitôt tout le tableau de l'enrôlement s'anime. Le tambour bat, les soldats défilent.)

LE SERGENT.

Tu es soldat du roi.

PIERROT.

Du tout! du tout! du tout!

LE SERGENT.

Air du Pas redoublé.

Il faut battre nos ennemis.

PIERROT.

Je n'ai pas de courage.

LE SERGENT.

Les écraser comm' des fourmis.

PIERROT.

J' n'entends rien au carnage.
Tenez, pour que j' vous serve un peu,
Faut m' metrte dans la cantine,
Car j' n'ai jamais vu d'autre feu,
Que c'lui de la cuisine.

(On l'entraîne. — Le théâtre change.)

### *Huitième tableau.*

Une campagne. Dans le fond, une vieille masure; à gauche, une auberge.

## SCÈNE XXVIII.

LÉLIO, ISABELLE, ARLEQUIN, en homme du peuple; puis UNE AUBERGISTE.

LÉLIO.

Je crois, ma chère Isabelle, qu'ils auront perdu nos traces...

ISABELLE.

Mais que deviendrons-nous? La fée Serpentine semble nous avoir abandonnés...

ARLEQUIN.

Ne suis-je pas là, moi?

LÉLIO.

Et d'ailleurs, nos talens nous feront vivre... Moi, je donnerai des leçons de musique... vous, vous ferez de jolis tableaux... Nous ne dépendrons que de nous.

ARLEQUIN.

En attendant les écoliers et les amateurs de tableaux, il faut dîner... Voici justement une petite auberge. Eh! la maison!

UNE VIEILLE AUBERGISTE.

Qu'y a-t-il pour votre service?

ARLEQUIN.

Nous voulons dîner.

LA VIEILLE AUBERGISTE.

Ah! mon Dieu! mon bon seigneur, nous n'avons plus qu'une bouteille de vin et un morceau de pain... C'est moi qui suis encore la mieux fournie de tout le village... Le pays n'est pas riche.

LÉLIO.

Il y paraît.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Donnez toujours ça bonne femme... Nous nous en arrangerons.

(Elle rentre dans l'auberge.)

LÉLIO.

Vous allez faire un bien chétif repas, ma chère Isabelle.

ARLEQUIN.

Pourquoi ça, donc?.. Donnez-moi votre flûte et votre cahier de musique.

LÉLIO.

Tu veux nous jouer quelque chose pour nous faire oublier la médiocrité du festin.

ARLEQUIN.

Je veux vous faire cuire quelques côtelettes. (La flûte se transforme en un gril, et le cahier de musique en un carré de côtelettes.)

LÉLIO.

Parfait! elles ont ma foi bonne mine.

ARLEQUIN.

Pardieu! elles sont toutes fraîches. (A l'Aubergiste qui entre avec son morceau de pain et sa bouteille.) Tenez, bonne femme, mettez-nous ça sur le gril.

LA VIEILLE AUBERGISTE.

Ah! vous aviez vos provisions!.. Ça va être cuit dans l'instant.

ARLEQUIN,

Allons, à table. Goûtons d'abord le vin de cette bonne femme.

ISABELLE.

Pour moi, je ne boirai pas de vin, merci... Si cette bonne femme avait un peu de lait...

ARLEQUIN.

Du lait? en voilà... (Une seconde bouteille sort de la première. Léandre verse du lait à Isabelle.) Et vous, seigneur Lélio, que boirez-vous?..

LÉLIO.

Du vin.

ARLEQUIN.

Vous êtes servi... (Il sort une troisième bouteille. Arlequin verse du vin à Lélio.) Et moi, je boirai du rhum. (Il se verse du rhum.)

## SCÈNE XXIX.

LES MÊMES, PANTALON, LÉANDRE, PIERROT.

(Pantalon, Léandre et Pierrot se cachent derrière un poteau.)

PANTALON.

Je vous dis que les voilà... Vous ne voyez pas, là, assis à cette table!.. Attendons l'arrivée des sbires...

ARLEQUIN, qui les a aperçus.

Le seigneur Pantalon!

ISABELLE.

Nous sommes perdus!

ARLEQUIN.

Ils ne nous suivront pas là où je vais vous conduire... Vous êtes à Venise.

Le théâtre change.

### *Neuvième tableau.*

Une magnifique vue de Venise. Des gondoliers et des femmes du peuple arrivent sur le théâtre. On danse une tarentelle.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

Une place de village. A droite du spectateur, une auberge; au fond, un mat de cocagne. Des boutiques en plein vent sont établies. Tout annonce une fête de campagne.

### *Dixième tableau.*

Au lever du rideau, on voit une foule de moissonneurs et de moissonneuses qui se promènent. Tout annonce une réjouissance publique. Au milieu de la foule Isabelle et Lélio, qui regardent les préparatifs de la fête. Sur la place on distingue un optique.

## SCÈNE I.

LÉLIO, ISABELLE, PEUPLE NAPOLITAIN; puis ARLEQUIN.

CHŒUR.

AIR: Marche de la Muette.

Fêtons cette heureuse journée
Par des danses et des chansons.
La récolte est terminée;
Le ciel a béni nos moissons;
Plus de tourmens, plus de labeur;
Tout au plaisir, tout au bonheur.

(A ce moment Arlequin paraît. Il arrête Lélio et Isabelle, qui allaient suivre les moissonneurs.)

ARLEQUIN.

Mon cher maître... je ne crois pas qu'il soit prudent de rester plus long-temps sur cette place. J'ai rencontré à quelques pas d'ici le seigneur Léandre qui demandait partout un podestat, et qui jurait de se venger des tours que je lui ai joués... Entrez dans cette auberge, et attendez là que j'aie trouvé un moyen de dépister nos poursuivans...

LÉLIO.

Arlequin a raison. Evitons les regards de nos ennemis. N'oublions pas que le seigneur Pantalon tient entre ses mains un talisman contre lequel Arlequin lui-même ne pourrait nous défendre... Qui vous arrête?... Que pouvez-vous craindre?..

ISABELLE.

Je ne crains rien, sans doute; mais je suis beaucoup plus rassurée quand nous sommes trois.

ARLEQUIN.

Eh bien! ma chère maîtresse, je vous don-

Digitized by Google

nerai aujourd'hui même, pour vous tranquilliser, une jeune et gentille camériste qui ne vous quittera ni le jour, ni la nuit.

ISABELLE.

Et cette camériste, quand l'aurai-je ?

ARLEQUIN.

Avant une heure... Mais jusque-là ayez foi dans la vertu du seigneur Lélio... Entrez vite.

ENSEMBLE.

AIR : Mon cœur à l'espoir s'abandonne.

ARLEQUIN.

A son amour, ma gentille maîtresse,
Laissez le soin de vous bien protéger.
Vous, Monseigneur, redoublez de sagesse.
Le tête-à-tête offre tant de danger.

ISABELLE.

Autant que lui, moi je crains ma faiblesse,
Il faut un tiers là, pour me protéger.
Dieu des amours, donnez-nous la sagesse,
Du tête-à-tête, écartez le danger.

LÉLIO.

Ah! je saurai maîtriser ma tendresse,
Et seul toujours je veux vous protéger.
Notre bonheur dépend de ma sagesse;
Le tête-à-tête est pour vous sans danger.

(Lélio et Isabelle sortent.)

## SCÈNE II.

ARLEQUIN, seul.

La petite a raison : je n'entends rien au métier de duègne... et faute d'une compagnie d'assurance qui me garantisse la vertu de la Signora... il faut que je lui donne un bouclier, un porte-respect, une camériste, enfin, assez jeune et assez jolie pour détourner à son profit les baisers qu'on destinerait à sa maîtresse. Ça doit se trouver ici.

## SCÈNE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE, CORNUOSOR, BANQUISTES, PEUPLE.

CHŒUR.

AIR : Marche du Siége de Corinthe.

Place, place au devin
Qui commande au destin;
Déjà sa bonne humeur
Annonce du bonheur.

COLOMBINE.

Dans l'ciel qui brille,
Il lit, et sans mentir,
A chaque fille,
Il dira l'avenir.

REPRISE.

Place, place au devin, etc., etc.

(Un cercle se forme autour de l'optique, sur lequel Cornuosor et Colombine sont appuyés.)

CORNUOSOR, battant la caisse.

Charmans Napolitains, vous voyez en moi l'illustre Cornuosor, descendant en ligne droite du grand Nabuchodonosor que les poètes ont transformé en bête, et qui pourtant n'a jamais changé. Il m'a transmis l'art de lire dans les astres et de faire de la pommade du lion avec de la graisse d'ours... il m'a transmis en outre le talent de prédire l'avenir et d'enlever les taches. Je vous présente Colombine, ma fille, mon élève chérie; de plus, je vous ferai voir dans cette lanterne magique le portrait de mon aïeul dans son palais de Babylone, le tremblement de terre de la Martinique et le massacre des Innocens. Ma prédiction, la vue de Babylone et de ma fille, vous avez tout cela pour trois sous.

(Il bat la caisse.)

ARLEQUIN, qui a regardé Colombine.

Voilà mon affaire... L'ami, je vous donne trois ducats, et je paie d'avance.

CORNUOSOR, à part.

C'est quelque seigneur africain... (Haut.) Ah! Monseigneur, vous faites les choses... Mais je ne serai pas en reste... Colombine, une chaise à Monseigneur, une révérence et un roulement pour Monseigneur.

ARLEQUIN, l'arrêtant.

Je me contente de la révérence et de Colombine, que je te demande...

CORNUOSOR.

En mariage... Mon cœur en saignera; mais je vous la donne.

ARLEQUIN.

D'abord, cette fille n'est pas à toi... Tu l'as trouvée.

CORNUOSOR.

C'est vrai.

ARLEQUIN.

Donc, elle est libre et maîtresse de son sort. Maintenant, j'offre à cette petite de quitter son misérable costume de saltimbanque pour entrer au service d'une jeune signora.

COLOMBINE.

J'aurai d'autres habits!.. Seront-ils jolis?..

ARLEQUIN.

Tu peux en juger.

(Le costume misérable de Colombine disparaît; elle est en Colombine élégante et coquette.)

TOUS.

C'est un sorcier!

CORNUOSOR.

O grand homme!.. je m'incline... Mais si tu me prends ma Colombine, que me restera-t-il?..

ARLEQUIN.

En échange de Colombine, combien veux-tu de clowns?

CORNUOSOR.

Si j'osais t'en demander deux...

ARLEQUIN.

Je t'en donne quatre.

CORNUOSOR.

Quatre! Où sont-ils?

ARLEQUIN.

Les voilà!..

(Les parois de la lanterne magique tombent, et on aperçoit les quatre clowns qui se lèvent tout-à-coup dans une attitude grotesque.)

CHŒUR.

AIR : Amis, le soleil va paraître.

Ah! quel prodige! quel étonnant miracle!
En vérité, c'est un très grand sorcier.
Quand il nous donne un aussi beau spectacle,
Il est bien bon de n'pas l'faire payer.

Digitized by Google

CORNUOSOR.

Il y en a, ma foi, quatre... Mais ces gaillards-là ne doivent rien savoir, et leur éducation va me ruiner.

ARLEQUIN.

Tu n'as rien à leur apprendre... Venez, Colombine.

COLOMBINE.

Où me conduisez-vous?

ARLEQUIN.

Auprès de votre maîtresse, qui vous attend.

(Arlequin entre avec Colombine dans l'auberge. —

## SCÈNE IV.

Exercice des clowns,

CORNUOSOR.

C'est admirable! Ma fortune est faite... Venez, mes amis, suivez-moi. C'est sur la grande place de Naples que je vais vous conduire; là, vous ferez tous vos exercices.

(Les quatre clowns prennent Cornuosor et le portent en triomphe. Le peuple sort en reprenant le chœur.)

Ah! quel prodige, etc., etc.

## SCÈNE V.

PIERROT, PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN.

PANTALON.

Non, mon cher Léandre... non... Vous êtes d'une générosité que j'appelerais absurde si elle n'était pas stupide. Je ne veux plus de ce garçon, il ne fait que des malheurs.

PIERROT.

C'est vrai que j'ai pas la main heureuse... Mais c'est pas moi qui suis cause de toutes vos déconfitures. C'est ce diable de mirliton. On me dit: Avec ça, tu peux demander tout ce que tu voudras... Je demande blanc... y me vient noir.

PANTALON.

Laisse-moi tranquille!

PIERROT.

En voulez-vous une preuve?.. Je vais vous souhaiter de vivre cent ans... Vous allez être malade, mort et enterré en un clin d'œil. Ça en fera une de preuve... Je souffle...

PANTALON.

Du tout!

LÉANDRE.

Vous avez tort... Ce garçon demande à se justifier.

PANTALON.

Qu'il se justifie sur vous, j'y consens.

MEZZETIN.

Si j'osais, je donnerais un conseil au seigneur Pantalon. Qu'il essaie sur Pierrot du pouvoir malin de cet instrument à vent...

PANTALON.

Il a raison.

LÉANDRE.

Ça revient absolument au même.

PANTALON.

C'est possible, mais j'aime mieux ce moyen-là. Passe-moi ton talisman.

PIERROT.

Un moment, entendons-nous... Il faut me souhaiter quelque chose...

PANTALON.

D'heureux?

PIERROT.

Du tout, ne confondons pas... Quelque chose de malheureux, de très malheureux; c'est toujours le contraire qui arrive. Tenez, je suis rompu, brisé; désirez que je marche une heure sans m'arrêter, il va m'arriver un fauteuil à la Voltaire.

PANTALON.

Tu crois?

PIERROT.

J'en suis sûr!.. Allez, je m'asseois de confiance.

PANTALON.

Je souhaite que Pierrot marche une heure sans s'arrêter.

(Aussitôt Pierrot, qui se laisse aller comme dans un fauteuil, se relève tout-à-coup comme s'il avait rencontré un coup de pied, et se met à courir à droite et à gauche.)

PANTALON.

Je ne vois pas venir de fauteuil.

PIERROT, marchant.

Ni moi non plus... Vous vous êtes trompé.... Arrêtez... arrêtez-moi donc!

(On cherche à le retenir, mais il renverse tout.)

PIERROT.

Je ne peux pas aller toujours comme ça.... Soufflez, seigneur Pantalon, soufflez encore. (Pantalon souffle, Pierrot se met à courir.) C'est affreux... Oh! le point de côté... la rate...

(A ce moment, le docteur Balourdo passe dans la rue; il est bousculé par Pierrot.)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, BALOURDO.

BALOURDO.

Ouf! prends donc garde, animal.

PIERROT.

Gare!.. gare!..

PANTALON.

Seigneur docteur... ce garçon vient d'être pris d'une indisposition subite que je ne saurais appeler d'un autre nom que celui de courante.

BALOURDO.

Comment l'entendez-vous? nous avons diverses affections qui portent cette dénomination.

PANTALON.

Regardez-le... il ne fait que cela depuis un quart-d'heure.

LÉANDRE.

C'est là sa maladie.

BALOURDO.

Je vais le guérir en un instant... Mezzetin, prenez un bâton, et cassez une jambe à Monsieur, il s'arrêtera instantanément.

MEZZETIN.

C'est juste.

LÉANDRE.

C'est juste.

PANTALON.

Ce que c'est que la science!

Digitized by Google

BALOURDO.

Il ne reste plus maintenant qu'à demander à ce garçon à laquelle de ses deux jambes il tient le moins.

PIERROT.

Je m'y oppose... je m'y oppose... Mezzetin, si tu m'approches, je te passe sur le corps.

PANTALON.

Je trouve en effet le remède un peu violent, et j'y renonce.

PIERROT.

Ah! merci, mon cher maître, merci!.. Si je l'osais, je vous embrasserais à la course... Oh! les jambes... Docteur, prêtez-moi votre canne.. ça me soulagera.

BALOURDO.

Volontiers....

(Il court après lui pour lui donner sa canne, Pierrot l'attrape au passage.)

PANTALON.

Décidément, ça me fatigue de lui voir faire comme ça le balancier de pendule. Je souhaite que Pierrot marche tout droit devant lui, comme feu le juif errant.

PIERROT.

Ah! ah!

(Il sort en courant droit comme une flèche.)

MEZZETIN.

Ah! comme il file!..

BALOURDO.

Et ma canne... ma canne. (Il sort en courant.)

LÉANDRE, revenant à Pantalon.

Mais c'est un trésor que vous avez là, seigneur Pantalon.

PANTALON.

Mes amis, j'ai bien réfléchi sur ce mirliton... je crois que j'ai là un trésor, et nous allons en avoir la preuve tout de suite. Je veux savoir où se trouvent en ce moment Isabelle et Lélio.

(Aussitôt, une des fenêtres de l'auberge s'ouvre, et on aperçoit Lélio et Isabelle à table, et Arlequin leur présentant Colombine.)

LÉANDRE.

Ah! pardieu! les voilà! oh! cette fois, nous les tenons.

PANTALON.

Mezzetin, appelle du monde; crie à la garde, au feu; crie tout ce que tu voudras.

ISABELLE.

Nous sommes perdus!

ARLEQUIN.

Je suis là.

(Aux cris de Mezzetin, tout le monde accourt.)

## SCÈNE VII.

ARLEQUIN, COLOMBINE, ISABELLE, LÉLIO, LÉANDRE, PANTALON, MEZZETIN, PEUPLE.

CHOEUR.

AIR : Clic, clac.

Qu'avez-vous?
Pourquoi donc ce tapage?
Nous accourons tous
Pour savoir ce qu'on veut de nous.
A-t-on mis le feu dans le village!
Qu'est-il arrivé?
Tout c' bruit, nous ne l'avons pas rêvé.

PANTALON.

Amis, prêtez-moi main-forte
Pour arrêter un séducteur.
Avec nous gardez cette porte,
De ma fille sauvez l'honneur.

REPRISE.

Qu'avez-vous, etc.

(Pendant la reprise, Arlequin, Isabelle, Lélio et Colombine sont sortis de la maison.)

PANTALON.

Arrêtez-les.

ARLEQUIN.

Laissez-nous passer.

PANTALON.

Je vous promets dix ducats d'or.

ARLEQUIN.

Je vous en donne cent... Place! place!

(Il jette des pièces d'or, tout le monde les ramasse.)

ARLEQUIN.

Bonjour, seigneur Pantalon.

PANTALON.

Je les arrêterai moi-même.

(Il veut saisir Isabelle, mais Arlequin le fait pirouetter sur lui-même; dans ce moment, le mirliton tombe de la poche de Pantalon : Léandre le ramasse.)

LÉANDRE.

Victoire, seigneur Pantalon... ils sont à nous; je veux que Lélio, Isabelle et leurs accolytes soient immédiatement en prison.

ARLEQUIN.

Bravo!.. soufflez fort, seigneur Léandre.

(Léandre souffle dans le mirliton; aussitôt le mat de Cocagne se développe et devient une prison dans laquelle sont renfermés Pantalon, Léandre et Mezzetin. Le peuple s'est éloigné en portant presqu'en triomphe Arlequin, Isabelle, Colombine et Lélio. — Le théâtre change.)

## *Onzième tableau.*

Une prison.

## SCÈNE VIII.

PANTALON, LÉANDRE ET MEZZETIN.

PANTALON.

Où sommes-nous?

MEZZETIN.

Dans une cave.

LÉANDRE.

Je n'en reviens pas.

PANTALON.

Moi, je n'y reviendrai pas... sortons d'ici bien vite, ça me donne des idées noires.

(Il frappe, un geôlier paraît.)

LE GEOLIER.

Que demandez-vous?

PANTALON.

Mon ami, je ne demande qu'une seule petite chose... c'est à m'en aller.

LE GEOLIER.

Et c'est la seule chose que je ne puisse pas vous accorder.

PANTALON.

Comment?

Digitized by Google

MEZZETIN.

Nous voilà bien.

PANTALON.

Mais nous sommes ici par erreur.

LÉANDRE.

Par un malentendu.

LE GEOLIER.

Messeigneurs, excepté la clé des champs, je n'ai rien à vous refuser.

(Il referme la porte au verrou.)

PANTALON.

Cric, crac... Pardieu, Léandre, vous avez fait là un beau chef-d'œuvre.

LÉANDRE.

Je n'ai rien fait du tout. C'est votre damné mirliton qui nous amène toutes ces catastrophes. Je voudrais tenir là ce mauvais plaisant de Chrisostôme, je le briserais comme je brise ce legs ridicule qu'il ne nous a laissé que pour se moquer de nous. (Il le brise.)

PANTALON.

Arrêtez!.. qu'est-ce que vous faites, malheureux!

LÉANDRE.

Je ne veux pas qu'il en reste un vestige.

(Il en jette les morceaux.)

PANTALON.

Imprudent! ce mirliton nous aurait tiré d'ici.

LÉANDRE.

Laissez donc... c'est lui qui nous y a mis... Qu'est-ce que nous allons faire?

MEZZETIN.

Ai-je le droit d'avoir une idée?

PANTALON.

En prison, tous les hommes sont égaux... je t'accorde la permission d'avoir de l'esprit.

MEZZETIN.

Merci. Le geôlier nous a dit qu'à l'exception de la clé des champs il n'avait rien à nous refuser... si nous lui demandions à dîner?

PANTALON.

Qu'en pensez-vous, Léandre?

LÉANDRE.

Appelle ce geôlier, et dînons faute de mieux.

MEZZETIN, frappant à la porte.

Oh là! geôlier!

LE GEOLIER, paraissant.

Que désirez-vous?

PANTALON.

A dîner.

LÉANDRE.

Et servez-nous un repas splendide.

LE GEOLIER.

Combien de couverts?

LÉANDRE.

Deux.

MEZZETIN.

Trois... en prison, tous les hommes sont égaux.

LE GEOLIER.

Vous allez être servis!

(Sur un geste du geôlier, on apporte une table et trois tabourets.)

PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN.

AIR : Je regardais Madelinette.

Allons vite, apportez la table,
Servez-nous à discrétion
Mets exquis et vin délectable
Pour égayer notre prison.

LÉANDRE.

Surtout, donnez-nous du champagne.
Nous en boirons jusqu'à ce soir,
Au moins, nous battrons la campagne,
Si nous ne pouvons plus la voir.

ENSEMBLE.

LE GEOLIER ET SES AIDES.

Allons vite, apportons la table;
Servons-leur à discrétion
Mets exquis et vin délectable,
Il faut égayer leur prison.

LE GEOLIER.

En attendant le rôti, voici le vin demandé et des hors-d'œuvre. (Il sort.)

LÉANDRE.

Allons, à table, seigneur Pantalon.

MEZZETIN.

C'est ça, à table. Je vais m'en donner de mon idée.

LÉANDRE, buvant.

Le champagne, voilà un talisman qui fait tout voir couleur de rose...

MEZZETIN.

Ce vin-là fait un drôle d'effet tout de même.

AIR : Buvons amis, buvons frais.

Buvez-en, seigneur Pantalon,
Ça remet d'la gaîté dans l'âme.

PANTALON, tristement.

Non, je sens partout le charbon
Et je ne vois que feux ou flamme.

LÉANDRE lui versant.

Avalez ceci tout d'un trait,
Car en moi ce vin fait merveille.
Prison, bûcher, mort, tout disparaît,
Et je n'ai pas fini la bouteille.

MEZZETIN, se versant à boire.

Finissons vite la bouteille.

LÉANDRE.

Grisez-vous, je vous le conseille.
La gaîté
C'est la liberté.

ENSEMBLE.

Grisons-nous, il nous le conseille.
La gaîté
C'est la liberté.

LÉANDRE.

Eh bien! seigneur Pantalon! comment vous trouvez-vous?

PANTALON.

Mieux... Je ne vois pas encore rose... mais ça va venir... Je ne sais pas si c'est la peur ou les alimens que je n'ai pas mangés, mais je suis fort malade.

LÉANDRE.

Je sais ce que c'est... Mezzetin, demande du thé.

MEZZETIN.

Oui, Seigneur, je vais demander du thé au punch... au rhum.... ça doit être plus souverain. (Il frappe à la porte; le geôlier paraît.) Le doyen de mes maîtres se trouve incommodé... Il désirerait du thé... mais du thé au punch et au rhum.

Digitized by Google

LE GEOLIER.

Nous avons plus fort que ça.

MEZZETIN.

Très bien !

LÉANDRE.

Dépêchez-vous, le seigneur Pantalon a le cœur sur la main.

LE GEOLIER.

J'ai là ce que vous demandez.

(On apporte sur un plateau une théière et trois tasses.)

MEZZETIN.

Plus fort que du rhum !.. qu'est-ce que ça peut-être ?... (Il lit.) Thé poudre à canon.... Fichtr'... ça doit être raide.

LÉANDRE, versant le thé à Pantalon.

Allons, prenez ça.

MEZZETIN.

Ca va vous remettre.

PANTALON, après avoir bu.

Qu'est-ce que c'est que ce thé-là ?

MEZZETIN, de même.

Oh !

LÉANDRE, de même.

Aïe !

MEZZETIN.

C'est du feu.

LÉANDRE.

C'est du plomb.

PANTALON.

C'est le diable !

MEZZETIN.

Je sens là...

LÉANDRE.

Comme une commotion...

PANTALON.

Intérieure.

MEZZETIN.

Je saute !

LÉANDRE.

J'éclate !

PANTALON.

Je.....

(Sous chaque tabouret éclate une pétarade ; ils se lèvent tous trois comme s'ils sautaient en l'air.)

ENSEMBLE.

AIR : Gare au séducteur. (MINCIR.

Ah ! c'est une horreur !
On nous mine
Et contremine.
De cette liqueur
Le diable même est l'auteur.

(Ils sortent en courant. — Le théâtre change.)

## *Douzième tableau.*

Une chambre d'auberge.

## SCÈNE IX.

### L'HOTELLIÈRE, PIERROT.

L'HÔTELLIÈRE.

Je vous répète, Monsieur, que tous mes lits sont pleins.

PIERROT.

Il ne me faut pas beaucoup de place... en se gênant un peu... Je suis très bon coucheur.

L'HÔTELLIÈRE.

Je ne puis faire cette proposition à aucun de nos voyageurs.

PIERROT.

Mais vous ne savez pas, femme éveillée que vous êtes, que je tombe de sommeil et de fatigue, que voilà trois heures que je cours tout droit devant moi comme un omnibus.

L'HÔTELLIÈRE.

Où alliez-vous ?

PIERROT.

Nulle part.

L'HÔTELLIÈRE.

Que cherchiez-vous ?

PIERROT.

Rien.

L'HÔTELLIÈRE.

Vous êtes fou, mon bon ami.

PIERROT.

Je suis éreinté ! Il me faut un lit ! tenez, je m'arrangerai du vôtre.

L'HÔTELLIÈRE.

Tout ce que je puis vous offrir, c'est ce canapé... Je ferai mettre un paravent pour que vous soyez moins importuné ; mais je ne vous réponds pas que les allans et venans ne vous réveillerons pas : c'est ici la salle commune.

PIERROT.

Ca m'est égal... Je tombe sur le canapé.

L'HÔTELLIÈRE.

Vous pourrez refermer le paravent, et vous serez presque chez vous. Que faut-il vous servir ?

PIERROT.

Une couverture et un verre d'eau.

L'HÔTELLIÈRE.

Vous ne prendrez que ça ?

PIERROT.

Quand je me réveillerai, j'irai faire un tour à la cuisine, et vous pouvez être sûre que je ne m'en irai pas sans prendre quelque chose.

AIR : Valse de Robin des bois.

Avant d' quitter l'hôtellerie,
Je prétends bien goûter de tout ;
Mais hâtez-vous, je vous en prie,
Car, vous l' voyez, je dors debout.
Il m' faut peu d' chose pour que je m' lasse,
Voyez si j' peu encore marcher ;
J' brûlais l' pavé, j' fendais l'espace,
J'avais l'air d'une course au clocher.

REPRISE.

PIERROT.

Avant d' quitter, etc.

L'HÔTELLIÈRE.

Avant d' quitter l'hôtellerie.
Il compte bien goûter de tout ;
Hâtons-nous donc, puisqu'il m'en prie,
Car, je le vois, il dort debout.

(L'hôtellière sort.)

## SCÈNE X.

### PIERROT, seul.

Je me tâte... c'est bien moi... C'est qu'un moment, je me suis cru métamorphosé en mouvement de pendule... J'allais... j'allais... tout-à-

Digitized by Google

coup, je me suis arrêté comme un grand ressort qu'on vient de casser. Le vieux scélérat de Pantalon aura eu un remords de conscience... C'est égal, ça lui coûtera une paire de bottines, au vieux cuistre... Si ça avait duré une minute de plus, je m'entamais... Je crois même que... je verrai ça tout à l'heure... A-t-on idée d'une plaisanterie de ce genre-là? et quand je pense à tous ceux que j'ai jetés par terre... en ai-je reçu des sottises!.. Les sottises, il n'en reste rien... mais ça ne s'est pas borné à ça... puis, comme si ça n'était pas assez des coups, je passais toujours au moment où il tombait quelque chose des gouttières ou des croisées... Il en coûtera encore un habit à mon patron, car je ne peux plus me sentir avec celui-là.

## SCÈNE XI.

PIERROT, L'HOTELLIÈRE, revenant et passant derrière le paravent.

L'HÔTELLIÈRE.

Voilà la couverture... vous pourrez dormir quand vous voudrez.

PIERROT.

Si je ne me réveillais pas pour dîner, faudrait pas vous inquiéter... Je dors quelquefois quarante-huit heures... ça m'arrive presque tous les deux jours. (Il passe derrière le paravent et se couche.) Je serai très bien... Bonjour, bonsoir, et bonne nuit.

L'HÔTELLIÈRE.

Saint Janvier me pardonne! il dort déjà.

(Elle referme tout-à-fait le paravent. A ce moment, Arlequin, Isabelle, Colombine et Lélio paraissent.)

## SCÈNE XII.

PIERROT, endormi; L'HOTELLIÈRE, ARLEQUIN, COLOMBINE, LÉLIO, ISABELLE.

L'HÔTELLIÈRE.

Encore du monde!.. Ma foi, je ne sais plus où loger ceux-là.

ARLEQUIN,

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, mon cher maître, vous n'avez plus à redouter le seigneur Pantalon. Je sais que le talisman qui faisait sa force n'est plus entre ses mains, et nous pourrons maintenant lutter avec avantage.

ISABELLE.

Mais s'il refuse toujours son consentement?

ARLEQUIN.

Je compte le tourmenter si bien qu'il sera fort heureux de nous l'accorder. La belle hôtellière, avez-vous un appartement à donner à mes maîtres?

L'HÔTELLIÈRE.

Je n'ai plus qu'une salle à manger.

ARLEQUIN.

Très bien! Garnissez la table de tout ce que vous avez de meilleur. Eh bien! l'hôtellière, vous n'êtes pas partie?

L'HÔTELLIÈRE.

J'attends la Signora pour lui montrer la route.

ARLEQUIN.

Allez, Signora; Colombine vous suit dans un instant.

LÉLIO, bas.

Retiens-la quelques minutes.

ARLEQUIN, bas.

Juste le temps de prendre un baiser sur la main... pas davantage.

AIR: Réveillons, réveillons. (DOMINO.)

Partez donc! partez donc! et soyez sans crainte,
Par ses soins, à l'instant, on va vous servir,
Avant peu vous pourrez aimer sans contrainte,
La table est encore un plaisir,
Sans scrupule on peut le saisir.

REPRISE.

Partons, etc.

(Isabelle et Lélio sortent, conduits par l'hôtellière.)

## SCÈNE XIII.

PIERROT, endormi; COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Si j'ai consenti à rester seule avec toi, c'est qu'il est temps, je crois, que tu me dises au juste ce que tu es: homme, diable ou sorcier?

ARLEQUIN.

Je suis Arlequin, et le meilleur enfant du monde. Écoute bien, petite, car nous avons été si tourmentés et si pressés par le seigneur Pantalon, que je n'ai pas eu le temps de te donner les instructions. Sais-tu ce que c'est que la vertu?

COLOMBINE.

Je crois qu'oui.

ARLEQUIN.

Très bien. Sais-tu ce que c'est que l'amour?

COLOMBINE.

Tiens, c'te bêtise!

ARLEQUIN.

Très bien. Tu vas comprendre tout de suite ce que tu as à faire ici... La signora Isabelle représente la vertu au naturel, et mon maître, c'est l'amour en haut-de-chausses et en petit manteau... Il s'agit donc de défendre la vertu et de bien surveiller l'amour. Par exemple, il faut empêcher que mon maître prenne la main de la Signora... (Il prend la main de Colombine.) Et puis la lui baise... (Il la baise.) Il faut t'opposer à ce qu'il lui serre la taille... Ne souffre pas surtout qu'il l'embrasse. (Il l'embrasse.)

COLOMBINE.

Qu'est-ce que vous faites?

ARLEQUIN.

Je te fais ta leçon.

COLOMBINE.

Dites donc, beau professeur, pour garder les autres, il faut savoir se garder soi-même. Si quelqu'un nous avait vu?

ARLEQUIN.

Nous sommes seuls.

(Il veut encore l'embrasser; on entend un énorme bâillement.)

COLOMBINE.

Qu'est-ce que je vous disais?.. Le bruit venait de là.

Digitized by Google

ARLEQUIN, enlevant le paravent.

Je ne me trompe pas... c'est Pierrot.

COLOMBINE.

Pierrot!

PIERROT, se réveillant.

Qu'est-ce qui appelle?

ARLEQUIN.

Que fais-tu là, drôle? tu nous espionnais.

PIERROT.

Arlequin!.. J'ai le cauchemar, bien sûr!

ARLEQUIN.

Tu vas me payer les coups de bâton que tu m'as fait donner dans le sac.

PIERROT.

Oh! il est bon celui-là!.. c'est moi qui les ai reçus.

ARLEQUIN.

Lève-toi, et va-t'en!

PIERROT.

Du tout! je suis là-dessus pour quelques jours. Oh! c'est si bon d'étendre ses malheureux membres... Je voudrais pouvoir les allonger indéfiniment.

ARLEQUIN.

Eh bien! allonge-toi, Pierrot, mon ami.

(Pierrot et le canapé s'allongent ensemble, et tiennent toute la largeur du théâtre, puis disparaissent enfin par un des côtés.)

PIERROT.

Aïe! aïe!.. au secours! au secours!

## SCÈNE XIV.

### COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que vous avez fait? Le pauvre garçon en mourra.

ARLEQUIN.

Du tout! Voilà ce que les talismans ont de particulier, c'est qu'ils vous cassent une de vos jambes, par exemple, une heure après, vous revenez avec la paire comme si de rien n'était, et ainsi de suite. Dans un moment, Pierrot ne pensera plus à ce qui vient de lui arriver.

L'HÔTELLIÈRE, entrant.

Ah! je vous cherchais, Monsieur. Il vient d'entrer dans mon hôtel des gens d'assez mauvaise mine qui sont à la poursuite de deux personnes. Au signalement qu'ils m'ont tracé, j'ai reconnu le jeune cavalier et la dame qui sont là. Comme vous le pensez bien, je me suis gardé de rien dire... mais s'ils veulent visiter mon hôtel, je suis seule, je suis veuve; mes garçons sont au marché, ils feraient chez moi tout ce qu'ils voudraient.

ARLEQUIN.

C'est le seigneur Pantalon qu'on aura laissé sortir de prison. Ne craignez rien... laissez monter ces Messieurs, et je serai là pour leur répondre... Toi, Colombine, va près d'Isabelle et ne lui dis rien de la présence de son père dans cette maison.... Je serai peut-être absent une heure ou deux... Ne quitte pas des yeux l'amour et la vertu.

COLOMBINE.

Sois tranquille, la leçon que tu m'as donnée était trop complète pour que j'aie pu l'oublier.

L'HÔTELLIÈRE.

Voilà ces Messieurs.

COLOMBINE.

Je rentre. (Elle sort avec Arlequin.)

## SCÈNE XV.

### L'HOTELLIÈRE, LÉANDRE, PANTALON, MEZZETIN; puis ARLEQUIN.

PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN.

AIR: Honneur, honneur.

Nous n'pouvons avoir à présent
Recours à la magie;
Las! en perdant mon/son talisman,
J'perds ma fille chérie.
Il perd sa fille chérie.

PANTALON.

Un' paternité sûre
Est encore un tourment;
Sur ma tête je jure
De n'avoir plus d'enfant.

REPRISE.

Nous n'pouvons avoir à présent, etc.

LÉANDRE.

Seigneur Pantalon, il ne s'agit pas ici de geindre comme un mitron; il faut tirer vengeance de Lélio, et surtout de son pendard de domestique. Le trouble de l'hôtellière, en nous répondant, est un indice certain que nos fugitifs sont ici... Allons, seigneur Pantalon, rappelez donc votre vigueur passée.

PANTALON.

Mon jeune ami, elle est trop loin pour revenir.

LÉANDRE.

Je ne vous demande que de rester avec moi pour faire nombre... Un rassemblement, ça en impose toujours...

PANTALON.

S'il ne faut que faire nombre, je veux bien payer de ma personne.

LÉANDRE.

Hôtellière, ma mignonne, avez-vous un mari?

L'HÔTELLIÈRE.

Je suis veuve.

LÉANDRE.

Un frère?

L'HÔTELLIÈRE.

Je suis fille unique.

LÉANDRE.

Enfin, tu es seule ici?..

L'HÔTELLIÈRE.

Seule.

LÉANDRE.

Crois-tu donc m'effrayer par cette menace?.. Ceux que nous cherchons sont ici... Tu vas nous ouvrir toutes les portes, ou je te fais sauter toi et ta maison par les fenêtres.

PANTALON.

Vous êtes sûr qu'elle est seule?

ARLEQUIN, se montrant.

Qu'est-ce qui parle de me faire sauter par les fenêtres?...

Digitized by Google

LÉANDRE.

Monsieur, qui êtes-vous ?

ARLEQUIN.

Je suis l'ami de Madame, et de plus capitaine dans les gardes wallones.

LÉANDRE.

Moi, Monsieur, je suis...

ARLEQUIN.

Un fat.

LÉANDRE.

Monsieur !

ARLEQUIN.

Un drôle !

LÉANDRE.

Monsieur !

ARLEQUIN.

Un paltoquet !

LÉANDRE.

Trois épithètes.. mais je n'en prendrai qu'une.. Nous sommes trois... et nous partageons.

PANTALON.

Gardez tout, mon ami.

ARLEQUIN.

Tout est pour vous, Monsieur ! ainsi que ceci que je vous prie d'accepter.

(Il lui donne une pichenette.)

LÉANDRE.

Oh !

PANTALON.

Qu'est-ce qu'il y a ? (Léandre lui repasse la pichenette.) Oh !

MEZZETIN.

Qu'est-ce que c'est ? (Pantalon lui repasse la pichenette.) Oh !

LÉANDRE.

C'est trop fort.

PANTALON.

Beaucoup trop fort.

MEZZETIN.

Infiniment trop fort.

LÉANDRE.

Monsieur, je vous en demande raison...

PANTALON.

Moi, je ne demande plus rien.

MEZZETIN.

Ni moi non plus.

ARLEQUIN.

Justement, Monsieur, voici deux épées... (Léandre en prend une et la présente à Pantalon.) Partageons...

PANTALON.

Du tout... Il a une manie insupportable.

LÉANDRE, à part.

J'ai envie d'appeler la garde.

ARLEQUIN.

C'est cela, Monsieur ; en garde !.. Ces Messieurs seront nos témoins.

L'HÔTELLIÈRE.

Comment, Monsieur ! chez moi ? je ne souffrirai pas...

LÉANDRE.

Au fait, Madame est chez elle... Du moment qu'elle ne souffre pas... je respecte le domicile politique de Madame.

ARLEQUIN.

Je vous dois raison, et je paie toujours comptant... En garde, ou je vous embroche comme une alouette.

LÉANDRE.

Ça me décide... (Ils se battent ; Arlequin tombe percé par l'épée de Léandre. Au cri qu'il jette, Léandre tombe d'un côté tandis qu'il tombe de l'autre.) Je suis mort !

L'HÔTELLIÈRE.

Hélas ! au contraire, c'est Monsieur.

LÉANDRE.

En êtes-vous bien sûre ?

PANTALON.

Oui, mon cher ami... il n'y a de tué ici que cet infortuné... je vous en donne ma parole d'honneur.

LÉANDRE, se relevant.

Il est mort ? vraiment... Eh bien ! ça vous étonne... mais je n'en fais jamais d'autres.

PANTALON.

C'est possible... mais qu'est-ce que nous allons faire de celui-ci ?

L'HÔTELLIÈRE.

Pauvre homme ! Oh ! je le vengerai... Je vais prévenir le poste, la police : je vous ferai pendre tous les trois.

MEZZETIN.

Bon !..

PANTALON.

Ma bonne femme, taisez-vous, et prenez ceci.

L'HÔTELLIÈRE.

De l'argent pour me taire ?.. par exemple !..

ARLEQUIN, se soulevant, et bas à l'hôtellière.

Prenez toujours.

L'HÔTELLIÈRE.

Ciel !

PANTALON.

Le ciel n'a rien à voir là-dedans... faites-moi le plaisir de nous faire apporter un brancard, et de ne rien dire de la petite discussion de ces Messieurs.

ARLEQUIN, bas.

Allez !..

L'HÔTELIÈRE.

Au fait, tout ça ne me regarde pas. Je vais vous envoyer un brancard.

LÉANDRE.

Est-ce que vous voulez me porter en triomphe ?

PANTALON.

Je veux n'avoir rien à démêler avec la police. Nous allons, vous et moi, emporter ce galant homme, l'enterrer dans mon jardin, et Mezzetin aussi.

MEZZETIN.

Comment ! moi aussi.

LÉANDRE.

Vous êtes prudent comme un chat. Mais la sûrete étant fille de la prudence, je vous approuve.

L'HÔTELIÈRE, rentrant, suivie de deux garçons.

Voilà le brancard.

PANTALON.

Allons, Mezzetin, et vous, Madame, aidez-nous à le placer là-dessus. Quand cet homme sera chez moi, je serai tranquille.

ARLEQUIN, bas.

C'est ce que nous verrons.

(Léandre et Mezzetin portent le brancard.)

ENSEMBLE.

Mes amis,

Digitized by Google

Dans l'pays
Marchons en silence,
Et pas d'imprudence,
Car
Nous serions mis au rancart.

(Ils sortent tous trois, emportant Arlequin étendu sur le brancard.)

## *Treizième tableau.*

La maison de campagne de Pantalon; des arbres à droite et à gauche. Une fête pittoresque. Au changement on voit arriver Léandre et Mezzetin portant Arlequin; Pantalon les précède.)

## SCÈNE XVI.

PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN, ARLEQUIN, sur le brancard.

PANTALON, ouvrant la porte de sa maison.

Grace au ciel, nous n'avons rencontré personne, et nous voici devant ma maison de campagne. En route, il m'est venu une idée. Mezzetin! approche, mon garçon. Tu es un bon domestique, mais l'homme est faible et bavard. Il t'arrive de boire un coup de plus et de dire une parole de trop. Tu ne voudrais pas compromettre ton excellent maître?..

MEZZETIN.

Non, certainement.

PANTALON.

Tu es prêt à tout faire pour me tranquilliser là-dessus?

MEZZETIN.

Absolument tout.

PANTALON.

Embrasse-moi, mon ami. En échange de ce bon procédé, je te promets d'exécuter ponctuellement tes dernières volontés.

MEZZELIN.

Qu'est-ce que vous entendez par là?

PANTALON.

Ne t'inquiète pas, mon ami... Léandre, vous que je reconnais à présent pour la plus forte lame de l'époque, faites-moi le chagrin et rendez-moi le service d'expédier ce pauvre Mezzetin, tuez-le sans lui faire de mal, si c'est possible.

MEZZETIN.

Me tuer!

PANTALON.

Mon ami, je te demande ça comme une dernière preuve d'attachement, et je te jure de n'en jamais exiger d'autres.

MEZZETIN.

Je la refuse, je la refuse absolument.

PANTALON.

Eh bien! voyons, laisse-toi seulement couper la langue. Je me contenterai de ce léger sacrifice.

MEZZETIN.

Je ne me laisserai rien couper du tout.

LÉANDRE.

Alors, flamberge au vent! (Il tire son épée.)

MEZZETIN, prenant Pantalon et le mettant devant lui.

Mon cher maître, nous y passerons tous les deux.

LÉANDRE.

Au fait, ce garçon m'ouvre une idée. La vieillesse est causeuse, seigneur Pantalon. Je vais faire coup double.

PANTALON.

Au secours! au secours!.. Léandre, Léandre, une idée...

MEZZETIN.

Vous avez encore une idée?..Il fait des excès, aujourd'hui.

PANTALON.

Il y aura complicité... Nous serons forcés tous les trois au silence. Prenons le corps de cet infortuné et jetons-le dans mon puits.

LÉANDRE.

C'est profond.

PANTALON.

Quarante pieds.

LÉANDRE.

Non, je veux dire que l'idée me paraît profondément ingénieuse.

PANTALON.

N'est-ce pas? Allons...

(Ils s'approchent du brancard. Arlequin disparaît. On le voit reparaître en commissaire.)

ARLEQUIN.

On dit qu'un meurtre a été commis ici. Je vais chercher mes sbires.

MEZZETIN.

Le commissaire!

LÉANDRE.

Je suis perdu!..

MEZZETIN.

Je suis sauvé!

PANTALON.

On a tout découvert!.. Cachons-nous!..

(Ils se heurtent, se bousculent pour entrer dans la maison. Mezzetin fait tourner Pantalon et entre; Pantalon fait tourner Léandre, entre et ferme la porte sur lui.)

LÉANDRE.

Il me laisse à la porte, un commissaire à mes trousses!..

(Arlequin reparaît immédiatement en Commissaire, suivi de sbires.)

## SCÈNE XVII.

LÉANDRE, ARLEQUIN, SBIRES.

ARLEQUIN.

Arrêtez l'assassin!

LÉANDRE, apercevant l'échelle qui est dressée contre la maison.

Une échelle!

(Il veut monter à l'échelle, mais à mesure qu'il monte, elle descend, et pendant tout ce temps Arlequin et les siens frappent sur Léandre à coups de batte.)

ARLEQUIN et LES SIENS.

AIR: Barbe-Bleue.

Tu ne te sauveras pas.
C'est Arlequin en personne
Qui te donne
Tous ces bons coups d'échalas.
Il venge ainsi lui-même son trépas.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Par pitié, laissez-moi donc!

ARLEQUIN.

Non, non, non, pas de pardon!
Pour te fair' changer de ton,
Rien d'meilleur que l'bâton.

REPRISE.

Tu ne te sauveras pas, etc.

(Après avoir bien battu Léandre, Arlequin et les siens se retirent. Léandre est à terre, et l'échelle est remontée.)

## SCÈNE XVIII.

LÉANDRE, à terre, PANTALON, MEZZETIN.

MEZZETIN, ouvrant une fenêtre.

Je n'entends plus rien.

PANTALON, ouvrant l'autre.

Vois-tu quelque chose?..

MEZZETIN.

Rien... Si... si... Il y a un paquet devant notre porte.

PANTALON.

Un paquet... Il faut le rentrer chez nous... Descendons vite...

MEZZETIN, ouvrant la porte.

Miséricorde! c'est le seigneur Léandre! ils l'ont mis en capilotade; le malheureux! il est à la crapaudine. (Il veut le relever.) Il n'a plus que le souffle!..

LÉANDRE, se levant tout-à-coup.

Oh! vengeance! vengeance!

PANTALON.

Léandre, mon ami, ne criez pas si fort! Le commissaire pourrait nous entendre.

LÉANDRE.

Un commissaire!.. oui, c'est un commissaire qu'il me faut.

PANTALON.

Comment, vous n'en avez pas encore assez? Celui de tout à l'heure me paraît pourtant avoir très bien fait les choses.

LÉANDRE.

Savez-vous qui c'était que ce commissaire?.. C'était Arlequin!

PANTALON, MEZZETIN.

Arlequin!

PANTALON.

Comment, ce drôle vous a manqué au point de vous assommer?

LÉANDRE.

Je vais le faire pendre, éreinter, brûler, écarteler!..

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, PIERROT.

PIERROT.

Ah! je commence à raccourcir un peu... Je ne pouvais plus passer sous les lanternes.

LÉANDRE.

Pierrot, arrive ici.

PIERROT.

J'en ai long à vous conter. Figurez-vous...

LÉANDRE.

Tu vas prendre tes jambes à ton cou, courir à la ville, tu demanderas la maison du commissaire, tu la reconnaîtras facilement à ses petits volets peints en gris et à la lanterne qui est à la porte, tu l'amèneras.

PIERROT.

La lanterne?

LÉANDRE.

Le commissaire! Tu l'amèneras ventre à terre.

PIERROT.

Il ne voudra pas.

LÉANDRE.

Pourquoi?

PIERROT.

Ce n'est pas une posture à prendre, pour un magistrat.

LÉANDRE.

Tu le feras courir, comprends-tu mieux?.. Venez, seigneur Pantalon, je vais libeller ma plainte, et vous la signerez comme témoin. (A Pierrot.) Il est midi; si tu n'es pas revenu dans dix minutes, je t'assomme.

PANTALON, bas à Pierrot.

Ne perds pas de temps, mon ami; quand tu seras revenu, nous nous remettrons à la poursuite de ma fille chérie, que je commençais à oublier.

AIR du Plastron.

Il faut faire ici diligence,
Ne t'amuse pas en chemin,
Aide-nous à tirer vengeance
De ce scélérat d'Arlequin.

(Ils rentrent.)

## SCÈNE XX.

PIERROT, seul.

Il s'agit de corriger Arlequin, ça me me va. Ah! mon drôle! je vas t'apprendre à déranger l'harmonie de ma construction. J'amenerai trois commissaires au lieu d'un. (Il enfonce son chapeau et se met à marcher; il remue seulement les jambes, c'est le paysage qui marche. Pierrot, croyant avancer, reste toujours en place.) Ah! ah! il ne faut pas croire que ça peut aller comme ça longtemps... Par exemple, quand Arlequin sera pendu, mon maître pourra bien courir tout seul après sa fille... Je suis tout en eau!.. C'est égal, il ne faut pas manquer mon commissaire... Je suis fâché de n'avoir pas gardé mes grandes jambes de tout à l'heure, ça me serait fort utile, à présent. Crédié! qu'il fait chaud! Mais j'arrive, j'arrive... (A ce moment, on aperçoit la maison du commissaire, désignée par Léandre.) Ah! v'là mes petits volets gris... je suis arrivé... Je peux souffler... Qu'on dise encore que je ne fais pas bien les commissions... Frappons! (Il frappe, puis se retourne pour s'essuyer le front.) Ah! je tiens mon commissaire.

(A ce moment, la maison du commissaire se transforme, et devient la maison de Pantalon, ce dernier lui ouvre sa porte.)

PANTALON.

Le voilà, ce cher ami... il n'a été que neuf minutes, trois secondes un quart.

PIERROT.

Ah ça! reviens-je ou pars-je?

LÉANDRE.

Où est le commissaire?

Digitized by Google

PIERROT.

Comment, je suis chez nous?.. Ah! regardez-moi bien... Est-ce que je ne serais pas changé en écrevisse?

PANTALON.

Il bat la campagne.

LÉANDRE.

Le drôle se sera grisé en route.

PIERROT.

J'ai pas seulement tourné la tête.

MEZZETIN.

Je crois que Pierrot a été ensorcelé.

LÉANDRE.

Je te tuerais si j'avais le temps! Mais, avant tout, je veux trouver un commissaire... Vite, le cabriolet! c'est juste mon affaire. Cocher, cocher! (Un cabriolet passe et s'arrête.) Cocher, voilà ma bourse... prête-moi ton cheval et ton cabriolet pour aller à la ville.

LE COCHER.

Avec plaisir, mon bourgeois.

LÉANDRE.

Adieu! préparez-vous, alors; je prendrai Arlequin mort ou vif.

(A peine est-il monté dans le cabriolet, que celui-ci se transforme en une charrette pleine de légumes, au milieu desquels Léandre se débat.)

CHŒUR.

Ce beau seigneur fait pauvre figure,
Au milieu de tous ces choux;
Les sorciers, la chose est sûre,
Le rendront tout-à-fait fou.

(Le théâtre change.)

## *Quatorzième tableau.*

Un village. — Une mâsure au fond; au milieu, un poteau indiquant la route. Sur un des côtés, un cordonnier et une ravaudeuse dans son tonneau, filant avec son rouet; de l'autre côté, une marchande de café avec tous ses ustensiles.

## SCÈNE XXI.

LE CORDONNIER, LA RAVAUDEUSE, LA MARCHANDE DE CAFÉ, PIERROT.

PIERROT.

Ah! cette fois-ci, je ne vas pas me retrouver encore devant la maison du vieux Pantalon; il a pourtant fini par me croire... Il a vu, par l'aventure du seigneur Léandre, que les sorciers s'en mêlaient. Voyons un peu, où prend-on le commissaire, ici?.. il ne s'agit pas de flâner... ah! que ça sent bon la chicorée... c'est pas étonnant, voilà une marchande de café... l'eau m'en vient à la bouche... Eh! la marchande, est-il bon votre café? — Oui. — Eh bien! donnez-m'en une tasse... allez, allez, le bain de pied, ma bonne... Tiens, il est tout sucré... ah! ça remet un homme... merci, la marchande.

LA MARCHANDE.

C'est six sous.

PIERROT, s'en allant.

C'est pour rien.

LA MARCHANDE, l'arrêtant.

C'est six sous.

PIERROT.

Eh bien! qu'est-ce que je dis? c'est pour rien. Faites-vous du crédit, dans votre branche de commerce?

LA MARCHANDE.

Jamais.

PIERROT, à part.

Diable! ça devient embarrassant.

LA MARCHANDE.

Voyons, payez.

PIERROT.

Ne crions pas... Vous ne tenez pas à ce que je vous paie en personne?.. j'ai un parent dans le pays, et c'est lui qui régale.

LA MARCHANDE.

Un parent? est-ce que vous seriez le neveu du père Talonfort, le cordonnier d'à-côté?

PIERROT.

C'est ça... je suis Talonfort neveu. (A part.) Si elle pouvait donner dedans.

LA MARCHANDE.

Vous êtes bien mal chaussé, pour le neveu d'un cordonnier.

PIERROT.

Mes bottes bâillent un peu, c'est vrai... vous me donnez une idée, cafetière... je vas voler chez mon oncle... vous n'avez plus d'inquiétude?

LA MARCHANDE.

Non, non, le père Talonfort est solide.

(Elle va se remettre à sa place.)

PIERROT, allant à la boutique du cordonnier.

Bonjour, père Talonfort... ça va bien et la vôtre?

LE CORDONNIER.

Qu'est-ce que vous voulez, jeune homme?

PIERROT.

Des bottes.

LE CORDONNIER.

En voilà une paire... c'est une occasion.

PIERROT.

C'est d'occasion... je n'en veux pas.

LE CORDONNIER.

Dix livres six deniers.

PIERROT.

Le bon marché me décide... passez-moi les bottes... Ma cousine vous paiera ça?

LE CORDONNIER.

Quelle cousine?

PIERROT.

La cafetière d'en face.

LE CORDONNIER.

Mme Putiphar?

PIERROT.

Elle est bonne pour dix livres.

LE CORDONNIER.

Certainement.

PIERROT, sortant avec les bottes.

Me voilà restauré et réchauffé; voyons donc, est-ce que je n'ai pas encore quelque parent dans ce pays-ci? Oh! la bonne vieille qui dort sur son rouet, elle va se faire voler bien sûr... quelle imprudence, de laisser traîner des bas comme ça; ils sont superbes, quel magnifique jabot! (Il en prend plusieurs paires qu'il fourre dans ses bottes.) C'est toujours ça de sauvé... Adieu, la mère Putiphar; indiquez-moi donc la maison du commissaire.

Digitized by Google

LA MARCHANDE.

Est-ce que c'est aussi votre parent?

PIERROT.

Non, nous ne sommes pas cousins.

LA MARCHANDE.

Là, au bout de l'avenue.

PIERROT.

Merci. (Il sort en courant.)

LE CORDONNIER.

J'ai eu tort de laisser partir comme ça mes bottes... il faut que je demande à la voisine...

LA MARCHANDE.

Il court bien vite, ce garçon, pour un neveu qui sort de chez son oncle... il faut que j'aille m'assurer...

(Le cordonnier et la marchande se rencontrent.)

LA MARCHANDE.

Tiens, j'allais chez vous.

LE CORDONNIER.

Et moi chez vous.

LA MARCHANDE.

J'ai vu votre neveu.

LE CORDONNIER.

J'ai vu votre cousin.

LA MARCHANDE.

Mon cousin?

LE CORDONNIER.

Mon neveu?

LA MARCHANDE.

Même que vous me devez six sous pour un déjeuner qu'il a consommé.

LE CORDONNIER.

A preuve que vous me devez une paire de bottes.

LA MARCHANDE.

J'ai pas de cousin.

LE CORDONNIER.

J'ai pas de neveu.

LA MARCHANDE.

Nous sommes trompés.

LE CORDONNIER.

Dupés.

LA MARCHANDE.

Au voleur!

LE CORDONNIER.

Au voleur!

LA RAVAUDEUSE, se réveillant et ne trouvant plus les bas.

Au voleur! on m'a pris mes bas!

LA MARCHANDE et LE CORDONNIER.

C'est lui!

LA RAVAUDEUSE.

Qui?

LA MARCHANDE.

Son neveu.

LE CORDONNIER.

Son cousin.

LA RAVAUDEUSE.

Vous paierez pour lui.

LE CORDONNIER.

Plus souvent!

LA MARCHANDE.

Attendez! il m'a dit qu'il allait chez le commissaire... courons-y.

LE CORDONNIER.

Il faudra qu'il me rende mes bottes.

LA RAVAUDEUSE.

Et mes bas.

LA MARCHANDE.

Hélas! il ne pourra pas me rendre mon café.

ENSEMBLE.

AIR : Gai, gai, mariez-vous.

Courons
Et nous aurons
Vengeance
De notre offense,
Il me faut la valeur,
De c' que m'a pris le voleur.

(Ils sortent en courant.)

## SCÈNE XXII.

LÉLIO, ISABELLE, puis COLOMBINE.

LÉLIO.

Enfin, mon Isabelle, je puis être seul un moment avec vous.

ISABELLE.

C'est mal, Lélio... vous avez fait égarer cette pauvre Colombine, qui nous cherche partout, j'en suis sûre.

LÉLIO.

C'est un supplice d'avoir toujours entre nous cette camériste, qui ne nous quitte pas d'un instant... autant aurait valu vous laisser chez le seigneur Pantalon... Devant elle, mon amour doit se taire... devant elle, vous me refusez cette main qu'ici, du moins, je puis couvrir de baisers.

COLOMBINE, entrant.

Là... c'est gentil... je donne ma démission.

ISABELLE.

Colombine... c'est malgré moi.

COLOMBINE.

Mademoiselle, je n'y peux plus tenir... j'aimerais mieux garder une ville à moi toute seule qu'une vertu comme la vôtre. Là-dessus, je ne vous quitte plus des yeux. Mais au lieu de vous prêter à la chose, de vous défendre, vous aidez le seigneur Lélio à me tromper... quand je vous crois d'un côté, vous vous laissez conduire de l'autre... c'est affreux. Aussi je vais dire à Arlequin qu'il s'arrange, que je ne répond plus de rien.

ISABELLE.

Ne te fâche pas Colombine. Je te promets de ne te plus quitter... et si Lélio n'est pas raisonnable, je retournerai chez mon père.

COLOMBINE.

A la bonne heure, c'est parler cela. Et vous, seigneur Lélio, me promettez-vous?..

LÉLIO.

Tout ce que tu voudras. (Il l'embrasse.)

COLOMBINE.

Embrassez-moi si vous voulez, ça ne compromet personne.

## SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Alerte!

LÉLIO.

Qu'y a-t-il?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Léandre et Pantalon sont à ma piste, et pour leur échapper j'ai l'ordre de ma maîtresse Serpentine de vous conduire...

LÉLIO.

Où?

ARLEQUIN.

Au bout du monde.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que c'est que ce pays-là?

ARLEQUIN.

Suivez-moi sans crainte... je vous conduirai dans une île délicieuse... l'île des Fleurs... Nous débarquerons dans le port de la ville des Roses, capitale du royaume de la fée Serpentine.

LÉLIO.

En route pour l'île des Fleurs.

COLOMBINE.

Comment irons-nous?

ARLEQUIN.

Nous allons nous embarquer.

LÉLIO.

Y pense-tu? la mer est à dix lieues d'ici... nous ne l'atteindrons jamais assez vite.

ARLEQUIN.

La mer sera assez aimable pour faire la moitié du chemin.

## *Quinzième tableau.*

(Aussitôt, la décoration change, le pays se transforme : la route devient un quai, le site agreste un port de mer, la mâsure un bateau à vapeur dont le poteau forme la cheminée; seulement, les boutiques de la marchande de café, du cordonnier et de la ravaudeuse, étant aux premiers plans, sont restés en place. De nombreux voyageurs arrivent avec leurs paquets et montent sur le bateau. On entend sonner la cloche du départ.)

CHŒUR DES VOYAGEURS.

AIR : Ah, plus de prisons, plus de fers. (PIEFLES.)

De la cloch' c'est le tintement,
Voici l'heur' de l'embarquement;
Sur l' bateau montons sans retard,
Car c'est le signal du départ.

ARLEQUIN.

Eh vite! eh vite! voici Léandre, Pantalon et Mezzetin.

(Ils montent sur le bateau avec les voyageurs, et sur la reprise du chœur.)

## SCÈNE XXIV.

PANTALON, LÉANDRE ET MEZZETIN.

LÉANDRE.

Ce sont eux... je les ai reconnus.

PANTALON.

Ce n'est pas possible.

LÉANDRE.

Les voyez-vous là, sur le pont?..

ARLEQUIN.

Seigneur Pantalon, consentez-vous à donner votre fille à mon maître, le seigneur Lélio?

PANTALON.

Non.

ARLEQUIN.

Une fois, deux fois, trois fois.

PANTALON et LÉANDRE.

Cent fois, non.

ARLEQUIN.

Alors, nous l'emmenons.

LÉANDRE.

C'est ce que nous verrons.

ARLEQUIN.

C'est ce que vous allez voir. Levez l'ancre, Capitaine, et en route.

PANTALON.

Capitaine, je vous le défends.

(L'ancre est levée, et le bateau se met en marche.)

LES MARINS.

AIR final du Corsaire noir.

Dans un instant la mer profonde,
Vous empêch'ra bien d'approcher,
Nous partons pour un autre monde,
C'est là qu'il faut v'nir nous chercher.

PANTALON.

Mais c'est affreux! c'est abominable! C'est donc pour cet usage immoral qu'on a inventé la vapeur? ah! si j'avais mon mirliton!

PIERROT.

Cachez-moi, cachez-moi.

LÉANDRE.

Où est le commissaire?

PIERROT.

Sur mes talons... il veut me faire arrêter.

PANTALON.

A quel propos?

PIERROT.

A propos de bottes.

PANTALON.

Le commissaire n'étant pas un magistrat amphibie... qu'en ferez-vous? je vous le demande.

PIERROT.

Comme je sais ce qu'il ferait de moi, je me sauve.

PANTALON.

Trouve-nous une barque, un paquebot, une frégate, la moindre des choses. Je crois que pour rattraper ma fille, je m'embarquerais sur un sabot.

PIERROT.

J'ai votre affaire... aide-moi, Mezzetin.

LÉANDRE.

J'aperçois le bateau à vapeur à l'horizon.

PIERROT.

Je vais vous en faire un. (Il prend le tonneau de la ravaudeuse, il en fait un bateau, de son rouet il fait la roue du bateau, de la cafetière de la marchande de café il fait la chaudière; enfin, il prend des bottes à l'écuyère dont il coupe les pieds et il en fait la cheminée de la machine. — Faisant son bateau.) En avant le tonneau de la vieille!.. voilà un rouet qui roulera très bien... il nous faut une chaudière, v'là la cafetière de ma cousine... un tuyau de cheminée, je vas encore emprunter quelque chose au père Talonfort... v'là de fameuses bottes... seigneur Pantalon, voulez-vous que je vous en fasse une paire de souliers.

PANTALON.

Nous avons bien le temps.

Digitized by Google

PIERROT.

Je parie vous en faire une en deux secondes.

PANTALON.

Allons donc!

(Pierrot prend son couteau, et coupe les pieds des bottes de manière à faire des souliers,)

PIERROT.

Voilà... je demanderai un brevet d'invention. (Avec les tiges des bottes, il fait un tuyau de cheminée.) V'là le bateau complet... allons, seigneur Pantalon.

PANTALON.

Nous ne tiendrons jamais là-dedans.

LÉANDRE.

Hâtons-nous, j'aperçois là-bas le bateau des fugitifs.

PIERROT.

Et de ce côté le commissaire et mes parens d'occasion.

LÉANDRE.

Mezzetin, mets-toi à fond de cale, tu lesteras le bâtiment... en route. (Le petit bâtiment se met en marche.) Nous enfonçons, le bateau est trop chargé.

PANTALON.

Il y a un moyen bien simple. Pierrot, un bon domestique doit se sacrifier pour ses maîtres.

(Sur un signe de Pantalon, Léandre aide celui-ci à jeter Pierrot par-dessus le bateau; Pierrot regagne le rivage en criant. A ce moment, le Cordonnier, la Ravaudeuse, la Marchande de café, suivis d'un Commissaire, arrivent avec des paysans. Ils crient AU VOLEUR! et s'emparent de Pierrot, puis ils aperçoivent le bateau à l'horizon.)

TALONFORT.

Voilà notre voleur à la nage!

PIERROT.

A moi! à moi!

LA RAVAUDEUSE.

Rends-moi mes bas.

PIERROT.

Ils sont à l'eau. Je vais vous payer tout à l'heure. Tenez, voyez-vous ce vieux qui est dans ce petit bateau, c'est mon maître, il me doit trois ans de gages... je vous solderai avec ça.

CHŒUR.

Air du Domino noir.

Ah! le singulier navire
Qu'on voit là-bas à l'horizon;
Mais le voilà qui chavire
Et qui va faire le plongeon;
Grand Dieu! grand Dieu! ce beau vaisseau
Vient de s'enfoncer dans l'eau.

(A la fin du chœur, au moment où le petit bateau va atteindre le grand, il éclate, et on voit sauter en l'air Pantalon, Léandre et Mezzetin.)

## *Seizième tableau.*

Un carrefour. Maison à droite, maison à gauche, maison au fond. Chaque porte est garnie d'un marteau. Une foule d'habitans ramène Pantalon, Léandre et Mezzetin. D'autres vont au fond frapper à la porte du docteur Balourdo.

## SCÈNE XXV.

BALOURDO, PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN, HABITANS.

CHŒUR.

Air : Le déjeuner vient de finir. (DAME BLANCHE.)

Ah! quel événement affreux
Vient de se passer sous nos yeux.
La barque et l'équipage
Ont sauté jusqu'aux cieux.
C'est encore un heureux destin
De se retrouver à la fin
Tous les trois au rivage
Et près d'un médecin.

BALOURDO.

Que vois-je? le seigneur Léandre.... le seigneur Pantalon et le petit Mezzetin... d'où viennent-ils?

LÉANDRE.

De bien loin...

MEZZETIN.

De bien haut...

PANTALON.

De bien bas...

LÉANDRE.

Pantalon...

PANTALON.

Léandre...

MEZZETIN.

Mes chers maîtres.

ENSEMBLE.

Air : Faut d'la vertu.

Ah! quel plaisir de se revoir
Quand on n'en avait plus l'espoir.

LÉANDRE.

Au ciel, l'infernale chaudière
Nous fit sauter comme des bouchons.

MEZZETIN.

J'suis r'tombé la tête la première.

PANTALON.

J'ai bu la mer et les poissons.

ENSEMBLE.

Ah! quel plaisir de se revoir, etc.

BALOURDO.

Enfin, que vous est-il arrivé?

PANTALON.

Ah! c'est vous docteur?.. Je suis bien malade..

BALOURDO.

Le fait est qu'ils sont tous verts.

PANTALON.

Ouverts! brisés.. rompus.. c'est bien assez...

LÉANDRE.

Il est impossible qu'il ne me manque pas quelque chose...

MEZZETIN.

Docteur... passez moi en revue, s'il vous plaît.

BALOURDO.

Mes amis, faites entrer le seigneur Léandre chez le docteur Saignard, mon voisin... et ce garçon chez le docteur Coupard, mon autre voisin... Quant au seigneur Pantalon, je le garde chez moi.

PANTALON.

Dépêchons-nous, docteur... la mer me fait un singulier effet... J'éprouve dans cette région

Digitized by Google

des symptômes alarmans... et je ne voudrais pas me donner en spectacle.

BALOURDO.

Je vous comprends... Place!.. place !..

REPRISE DU CHŒUR.

Ah! quel événement affreux, etc.

(Quand tous les personnages sont rentrés et que les portes des maisons sont refermées, les habitans s'éloignent de différens côtés. La scène reste un moment vide; puis le marteau de la maison de Mezzetin se lève et retombe de lui-même.)

MEZZETIN, dans l'intérieur.

On y va. (Le marteau recommence. — Ouvrant.) On ne peut pas être malade tranquille... Qu'est-ce qui ?.. tiens, personne... je me suis trompé.. c'est un effet de ma maladie... (Il rentre.)

(Aussitôt le marteau de la maison de Léandre se lève et retombe.)

LÉANDRE, à l'intérieur.

On y va. (Le marteau recommence.— Ouvrant.) On y va... Comment, personne!.. j'ai pourtant bien entendu... personne.. je me serai trompé.. C'est un effet de ma maladie.

(A peine est-il rentré que le marteau de la maison de Mezzetin et le marteau de la maison de Léandre frappent ensemble. Léandre et Mezzetin ouvrent en même temps.)

LÉANDRE.

Encore!

MEZZETIN.

Encore!

LÉANDRE.

Mezzetin!

MEZZETIN.

Mon maître!

LÉANDRE.

Comment, drôle, c'est toi qui te permets...

MEZZETIN.

Mon cher maître.. il paraît que ça va mieux.. vous vous amusez à mes dépens.

LÉANDRE.

Ce n'est pas toi qui a frappé à ma porte ?

MEZZETIN.

Moi!.. je vous jure que j'étais occupé à toute autre chose... et vous m'avez dérangé bien mal à propos.

LÉANDRE.

Mais je n'y ai pas songé...

MEZZETIN.

Alors, c'est quelque mauvais plaisant qui se moque de nous.

LÉANDRE.

Ce doit être ça... Eh bien! qu'ils y reviennent... je vais leur préparer une bonne réception.

MEZZETIN.

Et moi aussi.

LÉANDRE, rentrant.

Attention, Mezzetin.

MEZZETIN, rentrant.

Garde à vous, Monseigneur.

(Ils referment leurs portes. C'est alors que Balourdo sort de chez lui.)

BALOURDO.

Le seigneur Pantalon est soulagé... allons voir un peu le seigneur Léandre.

(Il va frapper à la porte de Léandre. Une fenêtre au premier s'ouvre. On entend crier : )

UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR.

Gare là-dessous!

(Une cuvette d'eau est vidée sur la tête de Balourdo.)

BALOURDO.

Qu'est-ce que c'est que ça ?.. de l'eau... heureusement... Si c'est comme ça qu'on me reçoit chez le seigneur Léandre... il pourrait bien mourir tout seul... laissons-là le maître, et voyons dans quel état est le domestique...

(Il va frapper à la porte de Mezzetin. La fenêtre s'ouvre, et on vide une cruche d'eau. On entend aussi : )

UNE VOIX DE L'INTÉRIEUR.

Gare là-dessous!

BALOURDO.

Ah! c'est donc une monomanie.... Je suis trempé comme un caniche... On a bien raison de dire : tel maître, tel valet... qu'ils aillent au diable tous les deux!.. (Il sort en colère.)

## SCÈNE XXVI.

### PANTALON.

(A ce moment, le marteau de la maison de Pantalon se lève et frappe.)

PANTALON.

Je n'y suis pas. (Le marteau refrappe.) Mais c'est indécent de déranger un malade dans l'exercice de ses fonctions... Personne ?... les coups de marteau sont dans ma tête... c'est un effet de ma maladie. (Il rentre. — Le marteau refrappe.) Encore... (Ouvrant.) Cette fois, j'ai parfaitement entendu... on me traite comme un Cassandre... comme une ganache.... En me faisant sortir si souvent de la maison, on me fera sortir de mon caractère... malheur à celui qui me dérangera encore... J'ai là une arme toute chargée et dont je connais le maniement... je lâcherai tout.

(Il rentre.)

## SCÈNE XXVII.

### PIERROT.

C'est-y Dieu possible !... J'en viens d'apprendre de belles!.. le seigneur Léandre est revenu sans ses bras... Mezzetin sans ses jambes... et le seigneur Pantalon vient de rentrer chez lui sans sa tête... ça doit le gêner... mais il doit être mieux, et on ne parle que de ça dans toute la ville... Allons, j'ai eu du bonheur de ne pas monter dans mon bateau... Au moyen de la restitution, je me suis débarrassé de mes parens d'occasion, et je puis m'informer de l'état de mes trois malheureux sauteurs. On les a mis chez trois médecins... je dois ma première visite au seigneur Pantalon... mais chez qui est-il entré ?.. à laquelle de ces trois portes faut-il frapper ?.. (Alors les trois marteaux frappent ensemble à coups redoublés.) Ah ben! à la bonne heure... v'là des marteaux d'une nouvelle invention...

(Aussitôt les trois portes s'ouvrent. Léandre, armé d'une hallebarde, sort et court sur Pierrot; celui-

Digitized by Google

ci veut se sauver chez Mezzetin; celui-ci paraît armé d'une énorme tête-de-loup. Pierrot veut se sauver chez Pantalon; celui-ci arrive armé d'une seringue. Tous trois poursuivent Pierrot qui se sauve.)

ENSEMBLE.

Air de la Sabottière.

Pan, pan, c'est toi, mon drôle
Qui frappe à nos maisons;
Pan, pan, nous changeons d'rôle,
Et sur toi nous frappons.

## *Dix-septième tableau.*

Un site sauvage et aride. Au fond, une statue colossale et bizarre.

### SCÈNE XXVIII.

LÉANDRE, ISABELLE.

LÉANDRE.

Décidément, nous sommes égarés, perdus dans ces vastes déserts. Arlequin, qui nous a quittés pour reconnaître son chemin, n'est pas revenu, et Colombine, accablée de fatigue, s'est endormie à l'ombre d'un bananier.

ISABELLE.

Cette position m'épouvante...

LÉANDRE.

Elle ne m'effraie que pour vous. Je me repens d'avoir confié notre destinée commune au pouvoir incertain de cette fée Serpentine, qui se moque de nous, et qui peut-être nous a attirés dans un piége...

ISABELLE.

Si nous restons encore quelque temps dans cet affreux séjour, je mourrai de chagrin et de peur.

LÉANDRE.

Mourir! vous, mon Isabelle! Oh! non pas... Et, je l'avoue pourtant, l'espoir me manque à mon tour. Mais si ce désert doit être notre tombeau, Isabelle, qu'il soit avant le temple de notre bonheur. Cette image est celle du dieu qu'on adore ici. Aux pieds de cette statue, je vais jurer de vous prendre pour épouse devant Dieu et devant les hommes, et puis après, mon Isabelle, nous serez à moi, toute à moi! Vienne la mort, elle ne nous séparera plus!..

ISABELLE.

Que dites-vous!

LÉANDRE.

Venez... venez...

(Il cherche à entraîner Isabelle aux pieds de la statue. Ici la foudre gronde, éclate; la statue se décompose et se divise en douze morceaux; chacun des morceaux est un homme revêtu d'un costume sombre. Isabelle, glacée d'effroi, se jette dans les bras de Léandre, qui tire son épée pour se défendre. On entend alors :)

LA FÉE SERPENTINE.

Léandre, un moment encore et tu perdais Isabelle et toi-même. Mais j'étais là, je veillais sur toi.

LÉANDRE.

Qui es-tu, toi qui viens jeter l'espérance dans notre âme!

LA FÉE SERPENTINE.

Oh! je ne suis pourtant pas trop effroyable. Regarde...

(Alors le site sauvage devient l'île des Fleurs. Le piédestal se transforme en un trône de fleurs sur lequel monte et vient s'asseoir la fée Serpentine. Les douze personnages à longues robes ont rejeté leur triste costume et paraissent habillés légèrement et couvertes aussi de fleurs.)

## *Dix-huitième tableau.*

L'île des Roses.

ISABELLE.

Où sommes-nous?

LA FÉE SERPENTINE.

Dans la capitale de mes Etats, dans la ville des Roses. Mais la loi de mon royaume ne permet pas qu'un étranger puisse y passer une seule nuit.

ISABELLE.

Vous nous renvoyez donc?

LA FÉE SERPENTINE.

Oh! pas encore... Je veux vous donner avant une idée de ma puissance. Je veux que mes sujets vous donnent une fête assez brillante pour vous faire oublier un moment tout ce que vous avez souffert... Surintendant des menus-plaisirs, donnez le signal de la fête. Arlequin, montre à ton maître de quel prix est le présent que je lui ai fait; anime ma fête par ton exemple et ta gaîté.

(Ballet. — Pas d'Arlequin.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

# ACTE III.

Intérieur d'une maison rustique. A gauche, un lit; au milieu du théâtre, une table avec deux couverts.

***Dix-neuvième tableau.***

## SCÈNE I.

THÉRÉSA, et UN ENFANT assis sur une petite chaise.

(Thérésa est occupée à préparer le dîner. Elle place plusieurs plats sur la table; l'enfant joue avec un polichinelle.)

THÉRÉSA.

Ah! mon Dieu! il faut tout faire ici, soigner l'enfant, faire le dîner, laver, repasser, c'est un rude métier que celui d'une femme honnête... Depuis les mioches jusqu'au mari, on est la servante de tout le monde... et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on ne peut pas changer de maître... Enfin, voilà le dîner prêt... (L'enfant crie.) Oh! toi, tu cries toujours... Qu'est-ce que tu as donc, mon petit bichon? (L'enfant crie plus fort.) Veux-tu le nanan?

L'ENFANT.

Non, je veux aller sur la table.

(Il continue à crier.)

THÉRÉSA.

Ah! tu veux aller sur la table... c'est ton père qui t'a appris ça, n'est-ce pas?.. Peut-on gâter les enfans à ce point-là!.. (Elle le prend.) Allons, viens! car ça ne finirait pas.

L'ENFANT.

Merci, maman.

THÉRÉSA.

Prends bien garde de ne pas tomber... Je vas aller faire ta bouillie. Reste bien tranquille, petit amour, et ne touche à rien.

L'ENFANT.

Oui, maman. (Elle entre dans la cuisine.)

## SCÈNE II.

PIERROT, MEZZETIN. Ils se disputent en entrant.

PIERROT.

Je te dis que c'est une auberge.

MEZZETIN.

Je te dis, moi, que c'est une ferme.

PIERROT.

Eh bien! une ferme ou une auberge, qu'est-ce que ça me fait? J'ai faim, je veux manger.

MEZZETIN.

Oui, mais partout, pour manger, il faut payer.

PIERROT.

Quand on a de l'argent!

MEZZETIN.

Et quand on n'en a pas, on se serre le ventre.

PIERROT.

C'est-à-dire qu'on ne paie pas et on mange tout de même... à preuve.

(Il prend un poulet qui est sur la table.)

MEZZETIN.

Comment, tu voles ce poulet devant cet enfant?..

PIERROT.

Du tout, je l'ai pris derrière lui.

MEZZETIN.

Quelle horreur!.. Donne-m'en un peu.

PIERROT.

Tu as trop de scrupules, pour manger sans payer.

MEZZETIN.

Oui, mais je n'en ai pas trop pour te rosser, si tu ne me donnes pas au moins une aile.

PIERROT, mangeant toujours.

Si tu es bien sage, je te donnerai la carcasse.

MEZZETIN.

Prends garde à la tienne!

PIERROT.

Tiens! ce petit Mezzetin qui se fâche... Il faut lui mettre un fil à la patte.

MEZZETIN.

Ah! gros goguenard, nous allons voir!

(Il prend un manche à balai.)

PIERROT.

Ah! des coups de bâton... c'est usé, mon ami... J'en ai reçu de tout le monde, aujourd'hui...

MEZZETIN.

Excepté de moi! je ne veux pas que tu aies cela à me reprocher.

ENSEMBLE.

MEZZETIN.

De la trouvaille,
Part à nous deux,
Vaille que vaille,
Pierrot, j'en veux.
Donne, ou je tape,
Il m' faut moitié,
Gare! ou j' t'attrape,
J' suis sans pitié.

PIERROT.

Une volaille,
C'est peu pour deux
Et ma trouvaille
Me rend heureux.
Pour une tape,
Donner moitié,
C'est une attrape.
J' suis sans pitié.

MEZZETIN.

L' pilon ou l'aile peuvent me suffire,
Je suis généreux jusqu'au bout;
Qu'aimes-tu mieux, il faut le dire?

PIERROT.

Franch'ment, j'aime mieux manger tout.

REPRISE.

De la trouvaille, etc.

(Il veut donner un coup de manche à balai à Pierrot, mais celui-ci se baisse, le coup frappe l'enfant et lui enlève la tête.)

Digitized by Google

PIERROT.

Bien! voilà un enfant dans un joli état!

MEZZETIN.

Ah! mon Dieu! que va dire sa mère?.. Je me sauve!..

PIERROT.

Tiens, c'est une idée! je me sauve aussi, moi!..

(Mezzetin court à la porte et la ferme sur lui en sortant.)

## SCÈNE III.

PIERROT, seul; puis THÉRÉSA.

Voyez ce petit sournois de Mezzetin qui m'enferme pour que je réponde de ses sottises. Après avoir privé ce malheureux enfant d'une partie essentielle de son individu, il me laisse pour avoir une explication avec la mère... Pour peu que cette bonne femme ait la manie d'embrasser son enfant, elle finirait par s'apercevoir qu'il lui manque quelque chose. (La tête de l'enfant, qui a roulé par terre, crie.) Il se plaint, ce petit; il est dans son droit... Il doit avoir mal à la tête. C'est égal, il faut qu'il soit bien criard, pour que cet accident ne l'ait pas fait taire.

(La tête crie encore.)

THÉRÉSA, de sa cuisine.

Attends, mon petit, je t'apporte ta bouillie... Sois bien sage, bichon.

PIERROT.

Me voilà bien! au moment de la bouillie, la chose va se découvrir!.. Mais, j'y pense, j'ai le visage encore assez enfantin... avec le bonnet de cet innocent, ce sera à s'y méprendre.

(Il met le bonnet de l'enfant et place sa tête sur les épaules du petit.)

THÉRÉSA, entrant.

Pauvre enfant! je t'ai bien fait attendre, n'est-ce pas, mignon? Oh! comme il est pâle... C'est sans doute la faim... Tiens! bon nanan, mon petit. (Elle fait manger Pierrot qui ouvre une bouche énorme.) Quelle bouche il ouvre, ce pauvre enfant! Heureusement, j'ai fait une marmite de bouillie!

(Pierrot, étouffé par la bouillie que Thérésa lui entonne dans la gorge, retire sa tête.)

PIERROT.

Pouah! je n'en veux plus, j'aime mieux être pendu!..

THÉRÉSA, se sauvant.

Qu'est-ce que c'est que ça? Au secours! au secours!...

PIERROT.

J'avais bien entendu parler du bûcher, de la roue, de la potence, mais je ne connaissais pas encore le supplice de la bouillie. (Il sort en courant.) Je vais courir pour digérer.

## SCÈNE VI.

ARLEQUIN.

Pour chasser Pierrot et Mezzetin de cette maison, je leur ai fait commettre un meurtre... Il faut que je répare tout cela.

(Il prend la tête de l'enfant et la ajuste sur le corps.)

L'ENFANT.

Merci, Monsieur... bien obligé!

THÉRÉSA, dans la coulisse.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! pauvre enfant!.. Que va dire mon mari?

ARLEQUIN.

On vient... cachons-nous!

(Il se fourre dans le lit.)

THÉRÉSA, entrant.

Pas un voisin, quoi! pas moyen d'avoir du secours!

L'ENFANT.

Bonjour, maman! donne nanan à petit.

THÉRÈSA.

Bonté du ciel! mon enfant qui parle! avec sa vraie tête! mais c'était donc un cauchemar?.. Ça m'a fait bien mal!.. C'est égal, il y a eu quelque chose... Il a la figure fatiguée... j'ai envie de le coucher... (Elle va au lit pour relever la couverture, et elle aperçoit Arlequin couché.) Tiens! mon mari qui est rentré... (Elle lève la couverture et aperçoit la figure noire d'Arlequin.) C'est le diable!.. A moi! à moi! (Elle prend son enfant avec sa chaise, et continue à crier.) A moi! le diable! le diable!..

## SCÈNE V.

LES MÊMES, PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN.

PANTALON.

Pourquoi criez-vous si fort, respectable prolétaire? Le feu serait-il dans la maison? ou auriez-vous perdu quelque animal domestique, tel que chien, chat, valet ou mari?

THÉRÉSA.

Je n'ai rien perdu, seulement, le diable est dans mon lit...

PANTALON.

Il n'y a pas de mal à ça... Tout le monde peut avoir besoin de se reposer... si c'est un pauvre diable.

THÉRÉSA.

C'est un diable tout noir!

LÉANDRE.

Mais c'est la couleur la plus ordinaire pour ce genre de personnage.

PANTALON.

Avez-vous remarqué s'il avait des cornes?

THÉRÉSA.

J'ai cru d'abord que c'était mon mari.

PANTALON.

C'est ça!.. il n'y a pas à s'y tromper. Voyons donc quelle mine le diable peut avoir sur un oreiller?.. (S'approchant du lit.) Mais, c'est ce scélérat d'Arlequin!

LÉANDRE, tirant son épée.

Arlequin!.. Je vais le perforer!..

(A ce moment, le lit dans lequel se trouve Arlequin se change en une commode. Pantalon et Léandre ouvrent plusieurs tiroirs, dans le dernier se trouve Arlequin qui, bondissant au milieu d'eux, donne un soufflet à Pantalon, qui le rend à Léandre, lequel le rend à Mezzetin. Pendant la stupéfaction

Digitized by Google

des personnages, Arlequin se sauve et Thérésa emporte son enfant.)

MEZZETIN.

Ah ça! il pleut donc des soufflets, ici?

LÉANDRE.

J'en ai reçu un que je crois tenir de vous, seigneur Pantalon... Si vous n'aviez pas eu l'obligeance d'ouvrir la main, ça aurait été un fameux coup de poing!

PANTALON.

Que voulez-vous? Moi, je suis dans un état d'exaspération qui approche de l'hydrophobie... Je cours toujours après ma fille sans l'attraper, et sans courir après, j'attrape un mélange de soufflets, de pichenettes, et autres fustigations qui ne sauraient convenir à un père de famille! Je n'attaque pas les sorciers dans leur vie privée; qu'ils exercent leur profession librement, c'est une industrie respectable comme une autre, mais il y faut mettre des égards et de la décence!.. J'aime à rire tout comme tout le monde, je ne suis pas ennemi de la plaisanterie, mais quand ça va jusqu'à vous faire sauter avec des bateaux à vapeur, ça me paraît de mauvais goût... et quand on a les membres brisés, on finit par prendre de l'humeur... Voilà, mon cher Léandre, que je vous ai rendu le soufflet que je venais de recevoir. Je suis fâché que ce ne soit pas Mezzetin qui ce soit trouvé sous ma main...

MEZZETIN.

Merci! ça m'en aurait fait deux.

PANTALON.

Ah! tu en as reçu un aussi, mon garçon? eh bien! ça me paraît complet.

LÉANDRE.

Foi de gentilhomme, je voudrais trouver quelqu'un à qui m'en prendre... Tout ceci me lasse.

PANTALON.

Ça me lasse tellement, aussi, que je vais m'asseoir.

LÉANDRE.

Il me faut de la vengeance... j'en suis altéré!

PANTALON.

Eh bien! buvons un coup, mon ami.

MEZZETIN.

Vous pouvez bien manger aussi, voilà une table toute servie.

LÉANDRE.

L'observation de ce maraud est judicieuse... En mangeant, je parviendrai peut-être à dévorer ma colère.

PANTALON.

C'est ça, calmons-nous, Léandre, calmons-nous... Nous reprendrons nos courses et notre fureur après boire...

(Ils se mettent à table; à peine sont-ils assis, que la table s'élève soulevée par un grand diable, qui, couché sur le dos, la porte avec ses pieds et ses mains. A une certaine élévation, le diable donne à la table un mouvement de balançoire qui fait heurter l'un contre l'autre Pantalon et Léandre qui sont aux deux bouts, et Mezzetin qui, dans sa frayeur, s'était jeté au milieu. Après avoir été vigoureusement secoués, ils disparaissent avec la table, en poussant des cris affreux.)

## *Vingtième tableau.*

Une place de ville; à droite un marchand de parapluies.

## SCÈNE VI.

ARLEQUIN, ISABELLE, LÉLIO, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Nos jaloux sont encore tout étourdis d'un repas de ma façon que je viens de leur servir... J'ai retenu cette maison, où vous serez, j'espère, en sûreté...

ISABELLE.

Pourquoi ne sommes-nous pas restés auprès de cette gentille fée Serpentine?

ARLEQUIN.

Ah! Signora, c'est qu'on ne peut demeurer qu'un jour dans l'île des Fleurs; l'hospitalité n'y a pas plus de durée que les roses.

LÉLIO.

Mais, enfin, tout ceci doit avoir un terme. Serpentine nous protége, c'est fort bien; mais sa protection ne nous a servi jusqu'ici qu'à échapper à Léandre... C'est un véritable supplice que d'être toujours auprès d'une femme charmante qu'on adore, et de voir toujours son bonheur ajourné... sans compter la surveillance de Colombine, qui se fait un malin plaisir de ne pas nous laisser le plus court tête-à-tête...

COLOMBINE.

Il en sera ainsi, mon jeune Seigneur, jusqu'à ce que l'hymen soit venu me relever de ma consigne... à moins pourtant que la Signora ne trouve aussi ma présence par trop fâcheuse...

ISABELLE.

Oh! non, Colombine, reste, je t'en prie...

COLOMBINE.

Vous avez raison, Signora, c'est de la prudence... Quand on est jeune, avec de la tendresse, du cœur, et que l'on voyage toute la journée en société d'un jeune et joli cavalier, un tiers est plus rassurant... L'amour va si vite dans les auberges!...

ARLEQUIN.

Eh mais! que vois-je là-bas?... une masse lourde et blanche qui s'avance par ici... c'est Pierrot!... Entrons, s'il vous plaît, ou nous allons avoir bientôt sur les bras el signor Pantalon et toute sa suite...

ISABELLE.

Nous nous sauverons donc toujours?...

ARLEQUIN.

Tant que l'on nous poursuivra... Entrons, mes amoureux... vous vous adorerez aussi bien là-dedans qu'ici... (Ils entrent.)

## SCÈNE VII.

PIERROT seul; puis PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN ET QUATRE COMMISSAIRES.

PIERROT.

Ah! je me trouve un peu mieux... je viens de faire une bonne course, ça m'a fait du bien... je ne me sens plus aucune espèce de bouillie à l'intérieur... En ai-je avalé de toutes les façons depuis vingt-quatre heures?.. Des jambes de deux aunes, des courses de dix lieues, et des coups

Digitized by Google

de bâton de toutes les dimensions... C'est un joli état que celui de Pierrot! Qu'est-ce qui veut changer avec moi?

PANTALON, dans la coulisse.

Pierrot! Pierrot!...

PIERROT.

Allons, voilà encore ce vieux Pantalon qui crie après moi... Ce crétin, d'un âge mûr, a des idées si baroques qu'il va me causer encore quelques désagrémens, c'est sûr...

PANTALON, entrant suivi de Léandre, de Mezzetin et de quatre commissaires.

Que fais-tu donc, gros imbécille?... je te cherche depuis une heure!

PIERROT.

Où m'avez-vous cherché?

PANTALON.

Je t'ai cherché partout!

PIERROT.

Je n'y étais pas.

PANTALON.

Où étais-tu donc, alors?

PIERROT.

J'étais ici, vous le voyez bien... (A part.) Je crois que plus ça avance et plus il devient bête!

PANTALON.

Pierrot, je vous trouve un peu trop impertinent... Vous vous oubliez, mon drôle... Venez ici... Êtes-vous mon valet?

PIERROT.

Oui... et j'aimerais mieux être autre chose.

PANTALON.

N'est-ce pas moi qui vous paie vos gages?

PIERROT.

Quelquefois... mais c'est rare...

PANTALON.

N'est-ce pas moi qui vous habille?

PIERROT.

Tiens, est-ce que je ne vous habille pas aussi tous les matins?

PANTALON.

N'est-ce pas moi qui te nourris, drôle?

PIERROT.

Qu'est-ce que vous me chantez?... Est-ce que je ne vous nourris pas aussi? Qui est-ce qui vous apporte à boire et à manger quand vous êtes à table?...

PANTALON.

Enfin, malheureux, outre la nourriture, je te fournis le logement, je te donne un lit pour te coucher?

PIERROT.

Parbleu! est-ce que je ne fais pas le vôtre? Ah mais! faut pas croire que je sois en reste avec vous; vous ne me donnez déjà pas tant d'argent pour ça, mon brave homme; je suis entré chez vous pour servir à table, laver les assiettes, nétoyer les plats, faire votre barbe et vos bottes! bon! A présent, il faut se faire rosser toute la journée, et pour le même prix... Pour le même prix!... Je vous déclare que j'en ai assez comme ça; cherchez un autre Pierrot en service extraordinaire... Mademoiselle votre fille se fera peut-être attraper par quelqu'un, mais ça ne sera pas par moi.

PANTALON.

Il y a un peu de vrai dans ce que dit ce butor. Le métier est rude, et je ne serais pas fâché de me reposer un peu.

MEZZETIN.

Je suis éreinté!

PIERROT.

Moi, je commence à m'y faire!... Quand je suis cinq minutes sans recevoir une volée, il me semble qu'il me manque quelque chose...

LÉANDRE.

Les voilà!

PANTALON.

Nous les tenons! A moi les commissaires!

ARLEQUIN.

Pas encore!.. entrez là.

(Il désigne une maison au fond du théâtre. Lélio, Isabelle, Colombine et Arlequin entrent dans la maison. Pantalon, Léandre, Mezzetin et Pierrot les y suivent.

## *Vingt-unième tableau.*

A ce moment, la place publique change en une place de village. La maison où sont entrés les personnages change en un moulin. Pantalon, Pierrot, Léandre et Mezzetin, accrochés aux ailes du moulin, tournent en criant au secours. Les commissaires, au moment du changement, sont transformés en garçons meuniers.)

CHOEUR de peuple.

Regardez donc leur promenade,
Au bout des ailes d'un moulin;
On peut bien se rendre malade,
En prenant un pareil chemin.
Ah! ah! ah! ah! ils sont charmans.

## *Vingt-deuxième tableau.*

L'intérieur d'une boutique de pâtissier.

### SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, LÉLIO, ISABELLE, COLOMBINE.

CHOEUR.

AIR.

Puisque, dans ton hôtellerie,
Tu reçois bonne compagnie,
Allume tes fourneaux,
Et vide tes caveaux.

L'HOTELLIER.

Je n'ai pas de charbon pour mes fourneaux, et je n'ai pas de vin dans mes caveaux.

ARLEQUIN, à l'hôtellier.

Vous avez beau dire, il nous faut absolument à souper.

L'HOTELLIER.

J'ai promis tout ce que vous voyez là à un voisin pour un repas de noces, et je ne puis y toucher.

ARLEQUIN.

Cherchez dans votre cuisine.

L'HOTELLIER.

Je le veux bien... mais je suis sûr de n'y rien trouver. (Il sort.)

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Mettons-nous toujours là... les amoureux n'ont pas grand' faim d'ordinaire...

LÉLIO.

Oui, mais les amoureux qui se sauvent toujours finissent par gagner de l'appétit.

COLOMBINE.

Et ceux qui courent toujours sans être amoureux, c'est bien autre chose... Aussi, je souperai volontiers.

ARLEQUIN.

Alors, à table! (On entend, dans la coulisse, la voix de Pantalon.) Diable! j'entends, je crois, la voix de Pantalon... sauvez-vous, ou vous êtes pris... Moi, je me voue à toute la colère de ce père barbare!.. (Ils sortent.)

## SCÈNE IX.

PANTALON, LÉANDRE, MEZZETIN, PIERROT, ARLEQUIN.

PANTALON.

Fermez toutes les portes; que personne ne sorte!.. Nos courses, enfin, vont être terminées... Ce n'est pas malheureux...

LÉANDRE, appuyé contre la porte.

Eh bien! voilà les portes fermées!.. Pourquoi faire?

PANTALON.

Ne bougez pas, Léandre... Moi, je garde cette autre porte...

PIERROT.

Ah ça! que voulez-vous donc prendre!.. Les broches ou les galettes du pâtissier?.. Il n'y a personne ici.

MEZZETIN, découvrant Arlequin, qui s'est blotti derrière une chaise.

Eh! eh!.. Arlequin! Arlequin!..

PANTALON.

Arlequin!.. Ah! petit scélérat! te voilà... Ton âme est aussi noire que ta figure!

ARLEQUIN.

Ah! seigneur Pantalon, comment pouvez-vous traiter ainsi un homme qui vous est aussi dévoué?..

PANTALON.

Oui, beau dévouement à me casser les os!

ARLEQUIN, pleurant.

Ah! mon Dieu! est-ce pour ces malheureux coups de bâton?.. Ils étaient destinés à Pierrot.

PIERROT.

Merci! moricaud.

ARLEQUIN, pleurant toujours.

Est-ce pour le petit événement dans le bateau à vapeur?.. Je pensais que le seigneur Léandre s'embarquerait tout seul...

LÉANDRE.

Maraud!.. je vais te couper les oreilles...

ARLEQUIN.

Ou bien cette petite course aérienne aux ailes d'un moulin?.. C'était pour vous faire prendre l'air...

PANTALON.

Très bien! Comme cet exercice m'a été très salutaire, je vais te faire prendre l'air aussi... mais au bout d'une corde.

ARLEQUIN.

Ah! vous n'aurez pas cette cruauté-là... Je serais bien laid, si j'étais pendu...

PANTALON.

Qu'as-tu fait de ma fille?..

ARLEQUIN.

Elle a fini par céder aux conseils que je lui donnais... Elle est rentrée dans votre maison de Naples... Je lui disais à chaque instant: Comment, Signora, pouvez-vous affliger un père aussi respectable que le vôtre? n'aurez-vous point pitié de sa barbe grise et de ses malheureuses jambes...

PANTALON, s'essuyant les yeux avec son mouchoir.

Ah! tu lui disais ça?.. Ce que c'est pourtant que de mal juger les gens?..

ARLEQUIN.

Comment pouvez-vous, lui disais-je encore, préférer un freluquet comme ce Lélio, à un cavalier aussi parfait que le seigneur Léandre?..

LÉANDRE, vivement ému.

Ce trait me raccommode avec ce pauvre garçon...

ARLEQUIN.

Et ne voyez-vous pas, ajoutais-je, Signora, combien toutes ces courses auxquelles vous vous exposez causent de tribulations à deux fidèles domestiques?.. à ce bon Pierrot, qui depuis quarante-huit heures est roué de coups à votre intention... et ce pauvre Mezzetin, qui en reçoit sa part?..

PANTALON, sanglottant.

Arlequin, je demande à me jeter dans tes bras.

MEZZETIN, de même.

Après toi... Pierrot, s'il en reste.

PANTALON.

Voyez pourtant comme on est trompé par les apparences!.. J'aurais cru, vous le pensiez aussi, vous, Léandre, que ce garçon servait les intérêts de votre rival... Nous en avions le droit, car, enfin, toutes les mystifications qu'on nous faisait, tous les coups que nous recevions...

ARLEQUIN.

C'était par dévouement!.. c'était pour cacher mon jeu... pour faire croire aux fugitifs que je les servais... en un mot, pour les tromper!.. Et si j'avais le malheur de vous donner encore quelques coups de bâton... ce serait pour... pour mieux les abuser.

PANTALON.

Mon ami, il est inutile de les abuser plus long-temps!.. Je te prends à mon service... Eh!.. ma foi, comme tout cela me ragaillardit... j'ai envie de faire un petit repas... Léandre, n'êtes-vous pas de mon avis?

LÉANDRE.

Le repas me paraît tout-à-fait opportun...

PANTALON.

Le pâtissier n'est pas là... mais voici son four... Arlequin, mon garçon, veux-tu voir là-dedans s'il n'y aurait pas quelque pâté?..

ARLEQUIN.

Comment donc!.. je n'ai rien à vous refuser: n'êtes-vous pas mon maître?.. un maître que je respecte... (Arlequin donne un grand soufflet à Pantalon.) C'est pour les abuser!

(Il saute dans le four.)

Digitized by Google

PANTALON.

Ah ! le misérable !.. J'en ai vu trente-six chandelles !..

LÉANDRE.

Que parlez-vous de chandelles ?.. Nous sommes en plein midi...

PIERROT.

Je sais ce que c'est... je l'ai entendu ! C'était une fameuse claque !..

PANTALON.

Mais, où est-il, cet impertinent ?..

MEZZETIN.

Là, dans le four... Je viens de l'y voir sauter.

PANTALON.

Qu'on s'empare de la pelle et du fourgon... Il faut l'avoir vif ou rôti !..

(Mezzetin prend la pelle, Pierrot le fourgon ; on ouvre le four, mais on n'y trouve qu'un gros pâté.)

LÉANDRE.

Plus personne !.. qu'un gros pâté !.. J'aime mieux ça qu'Arlequin.

PANTALON.

Que voulez-vous ? Consolons-nous avec le pâté. Je ne me vengerai pas, mais je mangerai... C'est une compensation... Allons ! préparez la table.

PIERROT.

J'en serai-t-il !

PANTALON.

Tu auras ta tranche, mon garçon, tu auras ta tranche... Mezzetin aussi... Allez chercher ce pâté.

(Pierrot et Mezzetin tirent le pâté du four, étendent la nappe sur la table, y placent le pâté et amènent la table à l'avant-scène.)

LÉANDRE.

C'est ça... Je vais attaquer le pâté... Les laquais, aux deux bouts de la table... Le couvert est à peu près complet... Parbleu ! nous n'avons pas de sel !..

(Pierrot court à la boîte à sel. Arlequin sort de cette boîte et donne un grand coup de batte à Pierrot)

PIERROT.

Arlequin ! Arlequin !

(Tous les personnages courent à la boîte à sel pour s'emparer d'Arlequin, mais celui-ci disparaît. On le voit bientôt reparaître dans un moulin à café.)

MEZZETIN.

Là ! là ! là !

PANTALON.

Ah ! mon drôle, je vais te moudre un peu les os...

(Pantalon tourne la manivelle du moulin à café. On voit Arlequin, tout aplati, monter jusqu'au plafond. Pantalon tourne dans le sens contraire, et Arlequin redescend dans le moulin à café.)

PANTALON.

Je crois que ce farceur-là est enfin réduit à sa plus simple expression... Il doit être maintenant souple comme un gant... il passerait dans une bague...

LÉANDRE.

Je ne suis pas fâché de le voir dans cette position précaire... Le drôle le méritait à tous égards... Maintenant, à table... Ouvrez le pâté, seigneur Pantalon...

(Pantalon découvre le pâté. Arlequin en sort et poursuit à coups de batte tous les personnages, qui se sauvent en criant.)

CHOEUR.

Air d'Iphigénie.

C'est encor lui, le misérable !
Cet Arlequin veut donc ma mort ?
De m'éreinter il est capable.
Finissez, vous frappez trop fort.

---

## *Vingt-troisième tableau.*

Une rue. Au fond, la devanture de la boutique d'un rôtisseur.

### SCÈNE X.

LÉLIO, ISABELLE, COLOMBINE.

ENSEMBLE.

Air : Contredanse des gais loisirs.

Enfin le sort prospère,
Nous laissera, j'espère,
Pour oreiller la terre
Le ciel pour baldaquin.

COLOMBINE.

Au théâtre de toile,
J'ai su, sans voile,
M'endormir à la belle étoile.
Car dans la banque,
Le saltimbanque,
Sur son tapis, le plus souvent,
Couche en plein vent.

REPRISE.

Enfin le sort, etc.

LÉLIO.

Ma chère Isabelle, je commence à désespérer de ma destinée, le malin génie qui nous a promis son aide se moque de nous... il s'amuse à nos dépens aussi bien qu'à ceux de Léandre et de votre père. Si j'étais seul le jouet de la fée Serpentine, je lutterais peut-être... mais vous voir souffrir, vous, mon Isabelle, et souffrir pour l'amour de moi... oh ! cela m'ôte tout mon courage, abandonnez-moi ; sous la conduite de Colombine, retournez chez le seigneur Pantalon... moi, j'irai trouver Léandre et je le tuerai... j'aurais dû commencer par-là.

ISABELLE.

Patientons encore... plus que vous j'ai confiance en la fée Serpentine... elle est femme, et doit avoir pitié de notre amour, elle nous l'a dit ; nous aurons de dures épreuves à soutenir... faut-il donc que je vous donne l'exemple du courage ?

LÉLIO.

Chère Isabelle, mais où aller ? où vous conduire ? Je ne vois ici qu'un rôtisseur... qui sans doute va nous refuser aussi l'hospitalité.

Digitized by Google

## SCÈNE XI.

LE ROTISSEUR, UN GARÇON ET DEUX SERVANTES.

LE ROTISSEUR, sortant de sa boutique.

Allez, mes enfans, courez au marché et rapportez-moi tout ce que vous trouverez de plus beau et de plus frais en volaille... J'ai à fournir un dîner de cent couverts... un repas de noces.

(Le Garçon et les deux Servantes sortent. Le Rôtisseur rentre chez lui.)

COLOMBINE.

Je tiendrais bien ma place à ce repas-là...

LÉLIO.

Tu as faim?

COLOMBINE.

Écoutez donc, je ne suis pas comme la Senora, je ne me nourris pas d'amour et d'exercice.

LÉLIO.

A tout prix, il faut entrer dans cette maison.

ARLEQUIN, paraissant.

Rien de plus facile, vous remplacerez merveilleusement le garçon et les deux servantes qui viennent d'en sortir.

LÉLIO.

Y penses-tu, par ces costumes?

ARLEQUIN.

Non pas, mais avec ceux-là.

(Aussitôt Lélio, Colombine et Isabelle paraissent avec les costumes que portaient les garçons et les deux servantes.)

COLOMBINE.

Arlequin, mon ami, si tu étais fille, je te prendrais pour femme de chambre.

LÉLIO.

Entrons.

COLOMBINE.

Les mains vides? et les poulets que nous devons rapporter, où sont-ils?

(Une pierre, sur laquelle s'est assise un moment Isabelle se transforme en un panier, plein de volailles.)

ARLEQUIN.

Voilà votre marché fait... allez... je ne vous laisserai pas long-temps à la cuisine sans vous y envoyer bonne et nombreuse compagnie.

AIR des trois Marteaux.

Chaud, chaud, chaud,
Du fourneau,
Qui pétille
Et qui brille,
Que la flamme désormais,
Ne se repose jamais.
Non, non, jamais.

(Lélio, Isabelle et Colombine entrent chez le Rôtisseur avec le panier.)

ARLEQUIN.

La fée Serpentine m'a dit qu'avec la fin du jour nos amans seraient unis. Je n'ai plus que quelques instans peut-être à tourmenter Pantalon et sa sequelle... vive Dieu! je vais m'en donner.

## SCÈNE XII.

ARLEQUIN, PIERROT, LÉANDRE, PANTALON, MEZZETIN.

PANTALON, furieux.

J'en ai assez... je déclare à la face du globe que j'en ai assez...

ARLEQUIN, à part.

Pas encore.

LÉANDRE.

Et moi aussi.

PIERROT, s'arrêtant devant la boutique.

Oh! voilà de belles volailles!.. Tenez, achetez-moi cette belle oie, Monsieur, et je vous pardonne toutes mes avanies, et je courrai après votre fille.

PANTALON.

Ma fille! Je ne veux plus en entendre parler. Ma fille! mais elle serait là, il n'y aurait que la main à mettre dessus, que je mettrais cette même main dans ma poche... Quelle aille au diable!

PIERROT.

Du tout! Vous me l'y enverriez chercher... Si elle était chez ce rôtisseur, je ne dis pas.

LÉANDRE.

Ah!

PANTALON.

Qu'est-ce que vous avez vu?

PIERROT.

Une poularde.

LÉANDRE.

Isabelle!

PIERROT.

A la broche... Oui, elle est superbe!

PANTALON.

Qu'entends-je?.. Ma fille, ma propre fille serait dans cette position fâcheuse!

LÉANDRE.

La voilà dans ce comptoir?

PANTALON.

Ça n'est pas possible!

ARLEQUIN, paraissant.

C'est elle-même!

TOUS.

Arlequin!

ARLEQUIN.

Oui, Arlequin, qui voulait vous prouver son zèle... C'est moi qui ai fait tomber les fugitifs dans ce piége... vous les tenez. Entrez tous à la fois dans la maison pour vous emparer des coupables.

PANTALON.

Mes entrailles de père vont me faire faire une sottise... mais je jure que ce sera la dernière. Je vais m'emparer de ma fille... vous, Léandre, sautez sur Lélio... Mezzetin vous aidera.

PIERROT.

Moi, je vais sauter sur la poularde.

PANTALON.

Allons, mes amis, à l'assaut.

TOUS.

A l'assaut!

(Pantalon entre par la porte, Léandre par la fenêtre avec Mezzetin. Pierrot prend par le soupirail, mais il est trop gros, et Arlequin le pousse pour le faire passer.

Digitized by Google

### *Vingt-quatrième tableau.*

L'extérieur du rôtisseur devient un intérieur. Pantalon est à la broche. Pierrot dans la roue qui fait tourner la broche. Léandre dans le fourneau. Mezzetin dans la fontaine. Colombine, une casserole à la main, renfonce la tête de Léandre toutes les fois que celui-ci la met dehors, et Lélio vide un pot d'eau sur Mezzetin, qui est dans la fontaine. Arlequin apporte un fagot pour jeter dans le feu devant lequel est Pantalon. Isabelle est au comptoir; elle écrit et semble ne rien voir.)

AIR : Chœur d'Iphigénie.

Pierrot remplace le caniche,
Le beau Léandre se niche
Tout au beau milieu du fourneau.
Mezzetin dans le pot à l'eau;
C'est vraiment une bonne niche.
Le tour doit paraître nouveau.

## SCÈNE XIII.

PIERROT, LÉANDRE.

PIERROT.

Ah! en voilà un exercice d'écureuil.

LÉANDRE.

Pierrot, regarde-moi... En quel état suis-je?

PIERROT.

Comment voulez-vous que je vous regarde, vous tournez toujours, comme une toupie d'Allemagne?

LÉANDRE.

Ce garçon a le délire... mais je ne bouge pas.

PIERROT.

Vous tournez... moi aussi... la chambre aussi... tout tourne.... calez-moi... calez-moi... je crois que j'ai le mal de mer.

LÉANDRE.

Pierrot, ne va pas t'écarter du respect que tu me dois.

PIERROT.

Et mon infortuné maître où est-il?

LÉANDRE.

On l'arrose.

PIERROT.

Et Mezzetin?

LÉANDRE.

On le sèche.

PIERROT.

Mais si ça continue on nous mettra à la crapaudine.

LÉANDRE.

Le pauvre Pantalon a déjà passé par la broche, dans ce moment on lui découpe...

PIERROT.

On le découpe?

LÉANDRE.

On lui découpe un habit pour remplacer celui qu'on lui a brûlé... il est chez un fripier voisin... il change...

PIERROT.

Vous avez raison, il change le pauvre homme, il change beaucoup.. ce n'est pas étonnant, avec le métier qu'il fait... savez-vous bien que ceux qui nous regardent faire doivent nous trouver bien bêtes.

LÉANDRE.

Parle pour toi, manant!

PIERROT.

Dites donc, si nous laissions le père Pantalon dans son habit et si nous allions vivre de vos rentes quelque part... c'est encore une idée ça.

LÉANDRE.

Je n'abandonnerai jamais ce vieillard dont je suis le seul soutien et le seul héritier... je me suis promis de l'enterrer, c'est un service que je serai fier et heureux de lui rendre.

PIERROT.

Ah! mais dites donc, le v'là ce cher maître, il a fait peau neuve... il est superbe.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PANTALON ET MEZZETIN.

PANTALON.

Ah! vous voilà, Léandre, vous voyez un homme qu'on vient d'écorcher vif... ce drôle de fripier m'a volé comme un tailleur... à présent que je suis couvert, si...

MEZZETIN.

Nous le faisions mettre.

PANTALON.

Quoi?

MEZZETIN.

Le couvert.

LÉANDRE.

Une chaise, Mezzetin; une chaise... j'ai des éblouissemens...

PANTALON.

Oui, une chaise... il n'y en a pas une seule ici; c'est étonnant, chez un restaurateur.

(Arlequin paraît à ce moment.)

TOUS.

Arlequin!

(Ils se relèvent avec rage et veulent l'assommer.)

ARLEQUIN.

Oui, Arlequin... qui après vous avoir fait bonne et rude guerre vient vous proposer la paix.

PIERROT.

Je suis sûr qu'il va nous arriver une grêle de mauvais coups.

PANTALON.

Ce drôle-là est notre mauvais génie... il va nous faire tomber la maison sur la tête.

ARLEQUIN.

Je vais causer tranquillement avec vous... et d'abord on s'entend mieux quand on est assis... donnez-vous donc la peine...

LÉANDRE.

Mauvais plaisant!.. et des siéges?

(Les chaises reviennent.)

ARLEQUIN.

Vous le voyez... vous n'avez qu'à parler.

PANTALON.

Ne vous asseyez pas... je suis sûr que ces chaises sont épinglées...

PIERROT.

Ça m'est égal... je me risque. (Il s'assied.)

MEZZETIN.

Moi aussi. (Il s'assied.)

ARLEQUIN.

Ne craignez rien... placez-vous là et causons...

Digitized by Google

PANTALON.

Malheureux!... vous m'avez réduit à l'état souffreteux de pomme cuite... je n'ai pas sur le corps une place intacte.

ARLEQUIN.

Nous allons réparer tout cela... Voyons... si vous consentez au mariage de votre fille avec le seigneur Lélio, je m'engage à vous accorder quelquefois la faveur que vous me demanderez.

PIERROT.

Dites oui, patron, et demandez-lui quelque chose pour moi.

PANTALON.

Si tu ne m'accordes pas ce que je vais te demander, mon consentement sera nul.

ARLEQUIN.

Oui, et la paix n'en sera pas moins faite.

PANTALON.

Touche là... c'est affaire convenue...

LÉANDRE.

Comment!

PANTALON, bas.

Soyez tranquille... je vais demander quelque chose d'inouï,.. quelque chose d'impossible.

ARLEQUIN.

Parlez, Seigneur... pour assurer le bonheur de mon maître, rien ne me coûtera.

PANTALON.

Je demande à...

ARLEQUIN.

A?..

PANTALON.

Tu ne pourras jamais...

ARLEQUIN.

Dites toujours...

PANTALON.

Regarde-moi bien... je demande à...

ARLEQUIN.

A?...

PANTALON.

A engraisser... je veux peser cinq cents livres, c'est-à-dire deux cent cinquante kilos... nouveau langage. (A Léandre.) A moins d'être le diable en personne...

ARLEQUIN.

Va donc pour cinq cents livres... Mettez-vous à table, et avant cinq minutes, vous passerez le poids demandé... Mangez de ce pâté de foie gras... buvez de cette liqueur, et de guêpe que vous êtes vous allez devenir hyppopotame.

PANTALON.

Parbleu! je suis curieux de voir ça... sers-moi, Pierrot.

AIR : Quand vous serez transformée. (ORANGERIE.)

Je crois encor que la chose
Est impossible, et pourtant
Aidons la métamorphose,
Mangeons sans perdre un instant.

(Pantalon se met à table; Pierrot le sert. Arlequin le fait boire, et pendant la reprise du morceau, Pantalon engraisse à vue d'œil.)

PIERROT.

Ah! v'là le patron qui engraisse.

LÉANDRE.

Quel prodige!...

PANTALON.

C'est ma foi vrai... je ne tiens plus sur ma chaise...

ARLEQUIN.

Seigneur Pantalon... les deux cent cinquante kilos sont livrés... si vous en doutez, vous pouvez faire apporter des balances...

PANTALON.

Je suis gros... je suis gras... je suis énorme... je suis immense... il faut que je t'embrasse...

(Il veut embrasser Arlequin, mais il ne peut pas en venir à bout.)

PIERROT.

En v'là une métamorphose!.. ça n'est plus mon maître... c'est un tonneau... mais vous ne verrez plus jamais vos genoux, mon brave homme.

PANTALON.

C'est un peu gênant.. mais ça donne du poids..

ARLEQUIN.

Êtes-vous content?

PANTALON.

Enchanté...

ARLEQUIN.

Vous pardonnez à votre fille... la voici...

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, ISABELLE, LÉLIO, COLOMBINE.

ISABELLE.

Mon père! mon bon père!.. que vois-je?

PANTALON.

Tu me trouves changé?.. oui, j'ai pris un peu de corps...

ISABELLE.

Vous me pardonnez?.. oh!.. embrassez-moi donc...

PANTALON.

Impossible.... je t'embrasse... de loin.

LÉANDRE.

Et vous consentiriez au mariage de ma cousine avec ce freluquet?..

PANTALON.

Je n'y mets plus d'opposition.

ARLEQUIN.

Eh bien! il faut que le mariage se fasse tout de suite... et ici.

PANTALON.

Dans un restaurant?.. ça ne me paraît pas convenable.

ARLEQUIN.

Qu'à cela ne tienne.

(Le théâtre change.)

## *Vingt-cinquième tableau.*

Un site sauvage, des roches. Un grand arbre au milieu du théâtre.

## SCÈNE XVI.

PIERROT.

Voilà un joli endroit! J'aimais bien mieux la maison du restaurateur.

LÉANDRE.

Ce drôle se moque de nous... le mariage se fera donc, à la belle étoile, au pied d'un arbre.

Digitized by Google

PANTALON.

C'est vrai ; je ne vois pas la plus petite chapelle.

ARLEQUIN.

Je ne l'ai pas oubliée... la voilà.

## *Vingt-sixième tableau.*

(L'arbre se transforme en chapelle. Au moment où tous les personnages vont entrer dans la chapelle, Serpentine en sort.)

PANTALON.

Que vois-je ?

SERPENTINE.

Arrêtez... (La chapelle s'en va.) Je n'ai voulu que forcer le seigneur Pantalon à donner son consentement, mais ce n'est pas dans le pays des fées et des prodiges que votre hymen doit s'accomplir. Isabelle, demain, à l'église de Saint-Marc, vous serez unie à Lélio. Jusque-là, j'ai voulu vous recevoir tous dans mes domaines et vous y offrir une hospitalité et un repos dont vous devez avoir besoin.

PANTALON.

Madame, vous êtes bien bonne ; mais ce domaine me paraît assez triste... et je n'y vois ni table, ni chaise.

SERPENTINE.

Vous n'êtes, ici, que sur la frontière de mes états... et je vais vous faire les honneurs de ma capitale.

PANTALON.

Je vous prierai, alors, de me procurer un fiacre.

SERPENTINE.

A quoi bon ? nous sommes arrivés...

## *Vingt-septième tableau.*

(Le théâtre change et représente un site charmant du pays des fées.)

FIN.

Imprimerie de Mme Du Lacoeur, rue d'Enghien, 12.

VAI 1530377
Digitized by Google